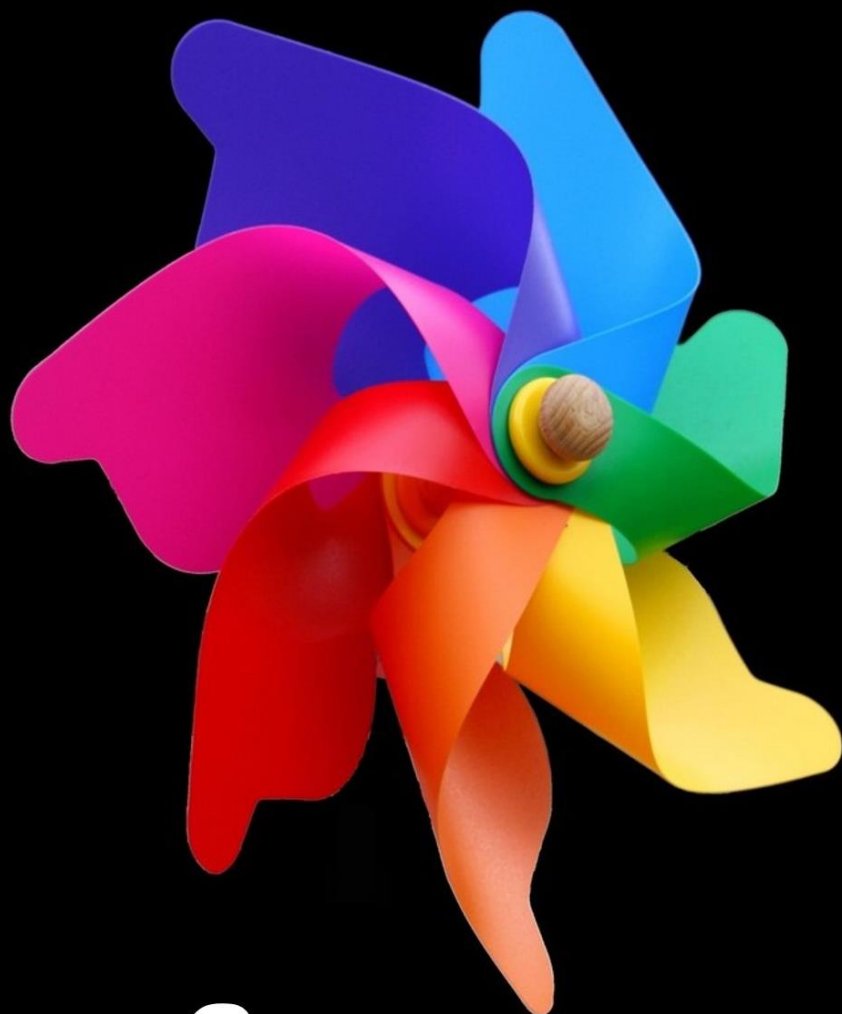


# Lucirole rouge



**Guy  
Dieppedalle**



Guy Dieppedalle

# Luciole rouge

*Luciole rouge*

*Publié en autoédition par Guy Dieppedalle, Aix-les-Bains*

*Achévé d'imprimer en Mai 2015*

*Imprimeur : Poly-Repro, Aix-les-Bains, Savoie*

*ISBN 978-2-9502145-1-5*

*Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France. Mai 2015*

*Photo de couverture G.D.*

*Copyright : Guy Dieppedalle*

## L'auteur

Guy Dieppedalle est né le 28 janvier 1947 à Hardricourt (Yvelines). Père de deux enfants. Nom d'origine Viking qui situe l'implantation de ses ancêtres en Normandie.

Dernier né d'une famille de six enfants, il arrive dans ce monde juste après la guerre de 1939. Ses sœurs et frères sont nés avant la guerre. Il traverse une enfance marquée par une forme de solitude qui lui permet de développer son potentiel imaginaire. Ressource qui se traduira par un goût pour l'écriture et le théâtre : Articles de presse, un livre de nouvelles et de poésie, quelques chansons. Et une pièce de théâtre. Comme comédien, il interprètera sa propre pièce, seul en scène. Il jouera, entre autres, le rôle d'Argan, dans *Le malade imaginaire*, de Molière. Avec la compagnie Rouge banane Théâtre. Pièce sélectionnée à de nombreux festivals de théâtre nationaux.

Quant à son activité professionnelle, elle débutera dans le tourisme : l'animation de centres de vacances puis d'une station de sports d'hiver de moyenne montagne. Et s'orientera ensuite vers la profession de travailleur social à la Sauvegarde de l'Enfance puis dans plusieurs collectivités territoriales (Conseil Départemental).



# Luciole rouge

Guy Dieppedalle

Roman.

Genre : Autofiction.

L'autofiction est un genre littéraire qui associe deux types de narrations opposés. Il s'agit d'un croisement entre un récit réel de la vie de l'auteur et d'un récit fictif explorant une expérience vécue par celui-ci. Mélange de réalité et d'imaginaire.

Les noms des personnages et de certains lieux de l'environnement de l'auteur ont été modifiés.



## Apprivoiser

Extrait du Petit Prince.

De Antoine de Saint-Exupéry

- Je suis un renard, dit le renard.

- Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince.

Je suis tellement triste...

- Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard.

Je ne suis pas apprivoisé.

- Ah ! pardon, fit le petit prince.

Mais, après réflexion, il ajouta :

Qu'est-ce que signifie " apprivoiser " ?

- Tu n'es pas d'ici, dit le renard, que cherches-tu ?

- Je cherche les hommes, dit le petit prince.

Qu'est-ce que signifie " apprivoiser " ?



## Introduction

Oser. Prendre le risque. Partir un jour vers une nouvelle aventure. Comme Christophe Colomb. S'engager sans savoir si la destination finale sera atteinte. L'important est le chemin.

J'ai donc décidé de prendre le stylo. Comme on prend le pouvoir sur les mots. Comme on guide désormais son destin.

M'exprimer par la plume.

Exister aujourd'hui.

Jusqu'à ces dernières années une tranche de vie est restée dans l'ombre de mon existence. Une page que j'ai tournée un peu trop rapidement sur le livre de mon enfance. Les années se sont écoulées comme le sable dans ma main. A l'âge de soixante-huit ans, j'ouvre cette page. Comme une fenêtre longtemps fermée. Comme un besoin de retrouver un souffle. Une respiration initiale. Dire. M'exprimer. Une impérieuse nécessité de témoigner, aussi. Sur l'importance d'écouter son enfant intérieur. Sur la nécessité d'être à l'écoute de l'âme de chaque enfant.



# Sommaire

° Viens chez moi	14
° Vie de château	23
° Parents	35
° Nuit noire	48
° Lourdes	55
° Années Ecole	61
° Années Collège	67
° Marionnettes	70
° Années Internat	80
° Charlène	85
° Décès	92
° Prise de conscience	97
° Sarah	98

# Viens chez moi

Novembre 1957

Il marche derrière moi, sans dire un mot et je sens le souffle de sa respiration d'adulte dans mon cou. Je suis mal à l'aise. Un pressentiment effleure mon esprit. Deux kilomètres séparent l'école du domicile de mes parents. J'ai dix ans. Mes parents me font confiance. Je n'ai pas peur de rentrer seul de l'école à la maison. Je suis grand. Il y a cinq minutes, Igor m'a accosté. Peu après la sortie de l'école.

- Hé, Luc ! tu rentres chez toi ?
- Oui.
- Moi aussi. Je t'accompagne.

Pourquoi veut-t-il m'accompagner ? Je le connais. Mais ce n'est pas un copain. Il doit avoir dix-huit ans et traîne souvent à la sortie de l'école. Ils sont plusieurs à tourner autour des filles après les classes. Tous les parents ne viennent pas chercher leurs enfants. Alors, lui se charge de faire un petit bout de chemin avec elles. Igor, je le crains. Il dégage de l'agressivité. Des ondes négatives. Je le sens dans mon dos. Comme si je me trouvais à côté d'un transformateur électrique ambulant. Sa tête ne m'inspire pas confiance. Mais le visage ne veut rien dire. Grand. Il doit bien mesurer deux mètres. Un regard noir. Cheveux coupés ras, couleur ébène. A côté de l'œil gauche, une cicatrice. Mieux vaut être avec lui que

contre lui. Ce doit être le chef de sa petite bande. Certains de mes copains s'en méfient. Bon, inutile d'avoir peur. Il tourne autour de l'école mais dans le fond, il n'a jamais rien fait de mal. Et puis à la sortie de la ville, se dresse la gare. Des trains. Du monde. La sécurité avant d'attaquer la côte qui me rapproche de la maison de mes parents.

Mon ami Gérard me rattrape. Il vient parfois chez mes parents. Nous avons le même âge. Même classe. C'est, comme moi, un collectionneur de petites voitures. Et nous pratiquons l'échange. L'idée est stimulante de jouer avec les jouets des autres. Je lui propose une 403 Peugeot noire, comme la voiture de mon père. De marque Dinky Toys. Les modèles que possèdent Gérard sont constitués majoritairement de véhicules américains. Une marque française le changera. Il me prête une Buick Roadmaster de couleur jaune et noire. En plastique. Toute neuve. Je la place soigneusement dans la poche externe de mon cartable. Nous effectuons quelques dizaines de mètres ensemble. Puis il me quitte en direction du pont qui enjambe la Seine. Et se dirige vers le quartier du Fort. Igor est resté en retrait tout au long de l'échange. Il se rapproche ensuite et m'adresse quelques mots sur les camions miniatures. Son père est routier. Igor parle mais je ne l'écoute pas. La Buick occupe mes pensées. Je la vois à côté des autres. Dans la soirée, chez mes parents, après les devoirs, je vais ouvrir mon garage à voitures. La Buick s'y arrêtera et fera rougir tous les autres véhicules. C'est mon rêve américain à moi.

Meulan. Je dois traverser le centre de cette petite ville des Yvelines. La maison de mes parents se trouve dans le village d'à côté. A Hardricourt. Il me reste encore plus d'un kilomètre.

Boulevard Gambetta. Puis rue du Maréchal Foch. La plus animée. La plus commerçante.

En ce mois de novembre, les vitrines alléchantes tentent d'attirer le client par un éclairage chaleureux. Une poissonnerie flatte mon sens olfactif. Un homard qui a reçu un coup de soleil tourne en rond dans son aquarium géant. S'ennuie. Igor me suit toujours. De près. Comme mon ombre. Sans dire un mot. Je n'aime pas qu'on me colle. Autour de moi, une bulle me protège. Igor se trouve dans ma bulle. Ce n'est pas mon ami. Devant la pâtisserie, je m'arrête et jette un œil sur la rangée de babas au rhum. Igor fait de même. Si j'avais de l'argent de poche, je rentrerais m'acheter un gâteau. Un baba, une tarte aux pommes et un moka au chocolat. Une coupe de choux couverts de sucre me fait rêver. Je m'imagine par un bel été. Escaladant une montagne de choux à la crème et me désaltérant au torrent d'un chocolat liquide.

## Il me touche

Je sens la main d'Igor qui se pose délicatement sur mon épaule. L'un de ses doigts effleure mon cou.

Je n'aime pas que l'on me touche. Dans ma famille, on ne se touche pas. Le corps doit être protégé. Revêtu d'un costume. Lavé. Parfumé. Question de respect. De prudence. De méfiance. De pudeur. De bulle d'intimité

dans laquelle chaque être humain respire librement. Le seul contact toléré est le matin et le soir. Pour s'embrasser. Et encore, il faut le faire sans insister. Tradition judéo-chrétienne du corps tenu à distance ? Oui. Cette tradition familiale semble ne voir dans le corps qu'un objet de péché.

La règle de bienséance corporelle défile comme des militaires, au pas, sur les pavés de mon esprit. Fidèle à ce que l'on m'a enseigné, je dégage mon épaule de la main d'Igor en reprenant la marche sur le trottoir. Ça va mieux ainsi. Au moment où je veux traverser pour jeter un œil dans la vitrine du magasin de jouets, Igor me prend le bras. Il me sourit. Mais son visage est traversé d'un rictus. Figé dans la glace. Rire jaune.

- Luc ! Viens chez ma mère. Je vais te montrer ma collection de petites voitures.
- T'as des petites voitures ?
- Oui. Aussi belles que celle que tu as dans ton cartable.
- Non, j'ai encore du chemin à faire jusqu'à chez mes parents. Et puis j'ai des devoirs. Mes parents m'ont interdit de m'arrêter ou de changer de chemin pour aller de l'école à la maison. Il va bientôt faire nuit.
- Tu montes juste une minute. Et puis tu redescends. C'est du vite fait. Ils ne le sauront pas tes parents.
- Non je ne veux pas.

Là, il me serre le bras et me tire. Je tente de résister. Mais il joue de sa force. Ouvre la porte de son immeuble. Une bâtisse de quatre étages en briques rouges qui date des

années mille huit cent. Igor me propulse dans les escaliers. Me menace.

- Tu viens avec moi. Tu ne cries pas sinon je te butte.
- Laisse-moi partir. Je ne veux pas.

Il me pousse. Jusqu'au quatrième étage. Je tente alors de résister. Une dernière fois. Il me maîtrise. Mon cartable tombe à terre. La Buick en plastique s'échappe. Dévale les marches. Saute dans le précipice du centre de l'escalier. Et s'écrase au rez-de-chaussée.

Nous nous trouvons face à face, sur le palier, devant l'appartement de sa mère. Igor est grand. Costaud. Je suis quelque peu gringalet. Alors j'effectue une tentative pour redescendre. Mais Igor me retient. Me bloque contre la rambarde. Je commence à crier. Il me bâillonne. Ma gorge crie sous le bâillon. Sans effet. J'espère que quelqu'un va venir. Monter l'escalier. M'entendre. Nous entendre. Mais personne. Même pas un chat qui aurait pu croiser mon regard et me consoler. Le calme pesant d'une cage d'escalier sordide à cinq heures du soir.

Je ne comprends pas pourquoi il baisse son pantalon. Pourquoi il me montre ça. Je n'avais jamais vu de sexe d'adulte. Le sien est énorme. Il s'approche. Suis effrayé. Le palier devient prison, le temps d'une tempête. La rambarde du troisième est comme une branche sur laquelle m'accrocher. Sur laquelle me cramponner. Ma respiration devient muette. Ma bouche d'enfant va exploser. Igor joue de son muscle. Se fait plaisir. Me fait goûter. Dur. Violent. Dominant. J'avale. C'est dégueulasse. J'ai envie de vomir. Mon corps est tétanisé.

Déchiré. Maltraité. Eclaté. Souillé. Mes lèvres usées.  
Limées. Râpées. Arrachées.

## Ne dis rien

En arrivant en haut de l'escalier, je dis à mon agresseur :

- Où elle est ta maman ?

Naïf. Je pense qu'elle est dans l'appartement. Que si je crie elle entendra. Bouée de sauvetage inutile. Le silence danse avec la solitude.

Igor me montre ce que je ne devrais pas voir. Il utilise des mots que je ne comprends pas. Et se glisse dans mon intimité. Je crie. J'étouffe. Puis ne cherche même plus à comprendre. Je subis.

Après l'assouvissement de ses besoins primaires, Igor se rhabille et me menace :

- Ne dis rien. A personne. Je sais qui tu es. Où tu habites. Je te retrouverai toujours. Où que tu ailles. J'ai des copains qui ne sont pas des enfants de cœur. Tu la fermes !

## La fuite

J'attrape mon cartable et déboule quatre à quatre les marches.

Je cours dans la rue. Sans m'arrêter. Sans me retourner. Sans réfléchir. Terrorisé. Sonné. Déglingué. Passant sur le pont qui enjambe La Montcient, je vomis.

Je ne sais plus ce que je lâche. Peut-être mon estomac et tous mes intestins. L'intestin, ce second cerveau. Place de la gare, les trains ne m'intéressent plus. Je cours toujours. La côte d'Hardricourt me semble plate. De retour chez mes parents, j'ignore l'étape de la cuisine. Charlène, la cuisinière, me regarde filer. Elle n'a pas le temps de m'embrasser.

Je m'enferme dans ma chambre. Je pleure. Traumatisé. Humilié. Atteint dans mon intimité. Dans mon corps, ce tabernacle de l'enfance. Dépossédé de moi-même. Dévalorisé. Honteux. Sali. La honte de ce qui touche au corps. A la bouche. Au sexe. Sujet défendu. Sale. Sujet qui m'est inconnu. Je n'ai pas le mode d'emploi du sexe. Langage qui m'est étranger. Pourquoi il a fait ça ? Pourquoi moi ? J'ai fait un péché. Une faute. Je me suis détourné du chemin tracé par mes parents. Le sexe est sale. Je suis coupable.

Assis sur mon lit. Hébété. Les larmes restent mes seules paroles d'enfant. Amères. Salées. Un petit ruisseau s'échappe des lèvres de mes yeux. Et s'enfuit sur la peau sèche de mon visage. Elles dégoulinent. Sur mon nez. Sur mes joues. Une fine cascade s'éclipse dans le cou. Je pose mes doigts sur mes yeux. Je ne veux rien voir. Ni le jour. Ni la nuit. Je me tais. Mutisme. Je suis tout sale. La peur étend longtemps son masque neutre et blanc sur l'expression profonde de mes sentiments. Je ressens comme un faux pli sur le tissu de ma vie. Un éboulis invisible sur le flanc verdoyant de ma montagne.

Ma chambre devient un refuge. Sur la montagne de ma solitude. Un voile de silence recouvre l'évènement, comme la neige sur les dernières braises brûlantes d'un volcan.

Ce nuage blanc, ce secret intime restera plusieurs années dans le ciel de mon quotidien. Cinquante ans. Je n'arrive pas à en parler pendant toutes ces années. Black-out sur ce viol. Noir sur la scène. Alors ma plume remplace la parole. Comme les doigts du pianiste sur le clavier de mon regard.

## Paris gare de Lyon

Un rayon de soleil lèche la vitre du wagon. Et caresse la main posée sur le clavier de mon ordinateur. J'éprouve encore quelques réticences à relire le récit que je viens d'écrire. Les images pénibles surgissent à mon esprit. Comme si la scène se déroulait hier. Je lève le nez. Le train découpe des morceaux de paysages. Galerie de tableaux colorés de flous et de réels.

Il y a une heure, je suis monté dans ce train à Paris gare de Lyon. Pour un voyage vers la Savoie. Je n'ai pas pris un train à grande vitesse mais un omnibus. Prendre le temps de voyager. Et surtout le temps d'écrire. Placé dans un espace neutre. Intermédiaire. Entre deux mondes. Entre deux temps. Je grave sur une page blanche ce que raconte mon cœur. Ce qu'il ressent. Après tant d'années. Encre noire sur une feuille d'arbre.

Afin que le vent l'emporte. Loin d'ici. Vers le sud ou le Nord. Mise en distance.

De la solitude de mon enfance j'ai retiré cette fabuleuse capacité à pénétrer le monde de l'imaginaire. L'écriture en est la concrétisation. Et constitue le socle de mon expression. Les fondations. Une bouée de sauvetage dans l'océan ma jeunesse. Plus tard, le théâtre n'en sera que la partie visible. Enfant, je griffonne sommairement les saynètes de marionnettes devant mes nièces. Ado, j'écris les textes que j'interprète devant les copains. Depuis l'adolescence, Rimbaud se balade souvent dans mes rêves. A vingt ans, je rédige soigneusement des poèmes que je n'ose pas dire aux filles. Les mots tirent ma plume vers les marges hors-cadre de mes brouillons. L'humour devient un outil d'expression. L'arme des timides.

A partir de l'an 2000, mon stylo devient comédien. Il interprète, par des lignes, des traits, des points, des pleins et des déliés, ce que je ressens au fond de moi-même. En l'effleurant. La feuille blanche devient la scène de mon théâtre. Il s'y déroule une action. Une pensée. Une couleur. J'entraîne le lecteur dans le fabuleux monde du rêve.

Mon imaginaire prend la forme des arabesques de l'écriture.

# Vie de château

Janvier 1947

Le jour où je sors du ventre de ma mère, il fait nuit. J'ai horreur de la nuit. Du noir. Eléonore, c'est le nom de ma maman, accouche d'un solide bébé, à domicile.

La guerre est terminée depuis deux ans. Mes parents Eléonore et Edmond me donnent un prénom court : Luc. Sans doute parce que mon grand-père paternel s'appelle Lucien. Et que, arrivé au sixième enfant, il faut faire bref. Et puis Luc Lepicard sonne bien. Ça coule.

J'arrive à une époque chaude. Une vague de chaleur d'ampleur exceptionnelle affecte de début juin à fin août l'ensemble du continent européen.

Le 5 mai, le gouvernement De Gaulle renvoie les ministres communistes du gouvernement. J'entends encore mon père applaudir des deux mains.

Le 5 juin, l'américain Georges Marshall propose à l'Europe un plan d'aide économique et de stabilité politique.

Mon Père y est farouchement opposé. Et il explique pourquoi à ma mère. Ce plan de douze milliards de dollars pourrait s'appliquer aux pays de la zone d'influence soviétique. La Russie refuse. Entre autres, les USA veulent nous vendre leurs vieilles locomotives à vapeur, rentabilisées depuis longtemps. Or, la France

a les capacités de construire de puissantes locomotives. Et l'on parle d'une prochaine propulsion électrique pour les futurs trains en France. Nous avons eu besoin des américains sur le plan militaire. Qu'ils nous laissent notre économie.

Je débarque ainsi, nu, dans une famille qui parle économie, finance, traités internationaux. En région parisienne. Dans le village d'Hardricourt, à quarante kilomètres de Paris. Territoire marqué par la ruralité. Quelques fermes d'élevage. Des vaches qui traversent les rues sans vergogne. Chaque lundi, une charrette tirée par un cheval ramasse les poubelles. Les ordures sont versées en vrac dans la charrette par le fermier. Le vent emporte parfois quelques déchets. Au bonheur des chats errants. Il faut bien donner du travail aux cantonniers. Qui passent ensuite avec leurs balais de paille sur les trottoirs. Le parfum de cette expédition laisse à désirer. La décharge est à ciel ouvert. Accueillant toutes sortes d'oiseaux qui se délectent de nos déchets.

J'attendais sans doute ce moment-là pour entrer dans ce nouveau monde. Heureusement, la folie de la guerre vient enfin de se terminer. J'ai horreur de la violence, de la bagarre. Qu'elle soit internationale ou interpersonnelle. J'arrive. Comme un oiseau migrateur. Parachuté dans ce petit village. Le train familial est, pour ce qui me concerne, déjà passé. Avant la guerre, mes parents ont eu 2 filles et 3 garçons. Cette période mouvementée et difficile a déjà façonné leur vie collective. Le groupe est déjà constitué. Homogène. Compact. Qu'est-ce que je viens y faire ?

## Décalage

Septembre 1947

Mes frères et sœurs s'apprêtent à prendre leur départ dans la vie familiale et professionnelle. Mes journées coulent comme une rivière toute tracée, guidée par des parents qui ont l'âge d'être mes grands-parents. Lorsque je débarque dans cette vie nouvelle, Eléonore et Edmond comptent déjà quarante-deux printemps à leur actif. Père, autoritaire, autodidacte, brillant, ambitieux. Présentant un énorme potentiel d'intelligence de dynamisme professionnel. Mère, dans l'ombre de son mari. Quelque peu étouffante pour ses enfants. Fatiguée des aléas de la guerre avec ses cinq petits. Situation étrange qui me propulse dans un rôle de fils unique. Seul avec mes deux parents âgés. Le modèle éducatif qui m'est imposé s'inspire de ceux de mes grands-parents. Ceux du XIX<sup>e</sup> siècle. Et, autre décalage par la suite, un statut d'oncle à l'âge de 5 ans. Mes sœurs aînées auront huit filles. Chez mes parents, l'enfant n'est guère écouté. Il est même dévalorisé s'il ne montre pas des signes de curiosité et de grande intelligence. C'est la règle. Et puis le formatage religieux rythme chaque journée comme l'angélus au clocher du village fait danser les alouettes sur la campagne profonde. Chaque matin, mon père se rend à la messe. A jeun. Quitte à faire quelques kilomètres en voiture. Puis il revient prendre le petit déjeuner. Au début de chaque repas et le soir, avant de se coucher, la prière constitue un passage obligé. Gymnastique spirituelle. Quotidienne.

Incontournable. Mon parcours scolaire emprunte également les chemins du catholicisme. Traditionnel. Une question surgit parfois au détour de mon esprit d'enfant : Est-ce que ce sont bien mes parents ?

## Château XIX<sup>e</sup>

C'est la vie de château qui m'est offerte. Un vrai. Du XIX<sup>e</sup> siècle. Il porte le nom des Tourelles. Deux étages dont un grenier. Huit pièces au premier étage : Six chambres, une salle de bains et une lingerie. Au rez-de-chaussée, le hall d'entrée du château. Grand comme un appartement de deux chambres. La porte de gauche permet au visiteur de pénétrer dans le salon Louis XVI. Tentures dorées aux fenêtres. Moquette de couleur verte sur le sol, agrémentée d'un immense tapis beige. Chaises d'époque recouvertes de tissus assortis aux teintes de la pièce. Un piano à queue agrémenté le fond de cette pièce. Deux tableaux de l'école italienne retiennent l'attention du visiteur : une descente de croix de deux mètres de haut. Et un original d'un événement important du nouveau testament : la Cène.

La Cène, terme issu du latin *cena*, « Repas du soir, dîner » est le nom donné par les chrétiens au dernier repas que Jésus prit avec les douze apôtres le soir du Jeudi saint. Préambule à la Pâque juive. Peu de temps avant son arrestation. La veille de sa crucifixion.

La porte de droite du hall donne dans la salle à manger. Trônant au centre de ce hall, un escalier majestueux recouvert de moquette rouge. L'étage supérieur, c'est plus de deux cents mètres carrés. Cinq chambres. Une

bibliothèque. Une pièce de repassage. Une immense salle de bains toute ronde et deux grands couloirs. Sur le palier de cet étage, face à l'escalier, une porte vitrée donne sur le bureau de mon père. Une avancée centrale du château dont les trois fenêtres s'ouvrent sur le parc.

Le visiteur qui emprunte cet escalier peut admirer une galerie de peintures. Marche après marche. Un chapelet de tableaux de l'école flamande du XVI<sup>e</sup> siècle. Des portraits d'hommes et de femmes illustres. Ou portraits de donateurs de l'ombre souhaitant fixer, sur une toile, leur visage pour l'éternité.

Avant cette date, depuis l'ère égyptienne, les dessinateurs de pièces de monnaie et peintres représentaient leurs sujets le regard tourné vers le bord du tableau.

Les flamands ont innové. Gros plans. Modèles de trois-quarts. Regard fixé sur le spectateur qui l'observe. Et ce spectateur découvre les défauts de la peau. Rides. Cicatrices. Réalité saisissante.

Mon père a sélectionné des personnages qui ne respirent pas la bonne humeur. Ni la bonne santé. Pâles. Tendus. Ils semblent présenter, par les traits de leurs visages, une gêne ou une difficulté momentanée à bien digérer. C'est mon hypothèse. Mon père avait-il le choix du sourire ?

Un immense grenier constitue le second étage. Le paradis des enfants. Sur un large plateau de bois de quinze mètres carrés circule un train électrique miniature. Merveille. Mes frères savent le faire fonctionner. La gare s'éclaire. Les quais s'illuminent. Les trains s'ébrouent et nous partons en voyage.

Tunnels. Montagnes. Ponts. Rivières. Usines. Lorsque je suis seul dans ce château, accéder au second étage devient pour moi un handicap. L'escalier de la tourelle Sud est en colimaçon. Étroit. Peu éclairé. Partant des caves jusqu'au grenier. Un univers de l'étrange pour tout enfant. Je n'ai pas le droit d'appuyer sur les interrupteurs électriques pour le faire tourner. Alors je tire les wagons à la main et me construis un voyage imaginaire.

## Charlène. Une rose à la cuisine

Seule fantaisie dans cet univers formaté : notre artiste culinaire. Magicienne du service à table. Charlène. Cuisinière. Maître d'hôtel. Serveuse. Son art est toute finesse. Coloré. Parfumé. Savoureux. Elle danse en servant les plats. Et, pour couronner le tout, son charme désarme tout ennemi. A peine vingt ans. Rousse. Quelques coquines petites taches de rousseur sur les pommettes. Cheveux demi longs et frisés. Enjouée. Yeux noirs, pétillants de malice. Son sourire se tient toujours prêt à s'exprimer, comme un coucou à chaque quart d'heure. Lorsqu'elle rit, sa poitrine applaudit. Sur le plan de travail de la cuisine, une tache rouge signale sa présence. Une rose. S'appuyant sur un vase en forme de long cou.

Parfois, à la fin de son travail, Charlène ferme la porte de la cuisine. Prend sa guitare et chante. Ou me raconte des histoires de monstres déjantés sortis tout droit de son imagination fertile. Pour moi tout seul. Elle a de l'or dans les doigts et du velours dans la voix. Teintée d'un accent écossais qui vous fait aimer les Highlands et

Edimbourg. Un souffle de chaleur humaine à faire chavirer un navire en cale sèche.

Charlène, de mère écossaise et de père français, veut devenir comédienne. Sa mère tient un restaurant de cuisine française à Edimbourg. Son père travaille à Paris. Dans une agence artistique. Il manage la carrière de comédiens connus. Atout indispensable pour pénétrer ce milieu relativement fermé. Charlène travaille pour se mettre un peu d'argent de côté et se préparer.

## Monsieur Joie

Aujourd'hui la distraction figure au programme d'animation du Château. Le peintre est là. C'est un abonné. Il vient souvent effectuer quelques petites retouches de couleurs dans notre maison. Ou refaire une pièce. Cette semaine débute le chantier de l'escalier central. Celui qui mène au premier étage. Et qui permet d'accéder au bureau de mon père en face. Et, sur l'aile gauche, aux chambres de mes sœurs et de mon frère aîné. Sans oublier la chambre d'amis, une pièce magnifique qui se trouve au bout du bâtiment. Peu utilisée. La plus belle. Trois grandes fenêtres, l'une au sud, l'autre à l'est et la dernière au nord. Par l'aile gauche du haut de cet escalier central, un petit couloir mène à ma chambre puis à celle de mes parents. Un autre couloir emmène le visiteur vers une chambre bibliothèque. Puis la salle de bains et la lingerie.

Cet escalier constitue donc le passage obligé de la circulation de l'ensemble des pièces à vivre. A travers

cet espace de communication, c'est l'image familiale qui apparaît. La couleur. La chaleur des murs. La culture. La teinte retenue est un beige. Juste ce qu'il faut pour valoriser les tableaux. Adoucir la sinistrose des portraits qui s'y ennuiant. Impressionner les invités qui s'y promènent. La cage d'escalier est vaste. Large. Alors le peintre monte un échafaudage. Tubes métalliques. Planches horizontales.

Monsieur Joie. C'est son nom. Il le porte à merveille. Une chaleureuse poignée de main. Un sourire radieux. Sa bouche est comme un écrin dans lequel brille une dent en or. Je me dis qu'il doit valoir cher. Rien que de le voir, ça me fait rire. On dirait Fernandel. Il respire le bonheur simple au quotidien. Avec lui j'ai l'impression que la terre entière est heureuse. Toujours vêtu de blanc. Une casquette couvre une chevelure noire frisée. Qui déborde un peu. Son âge ? Sans doute entre trente et quarante ans. Il prend son temps pour installer. Mais par la suite, il est à la fois rapide et précis. Exigeant. Sa peinture a le parfum du propre. Mon père aime ça. Efficace et sérieux. Parfois nous discutons pendant qu'il fait sa pause. Il ouvre une thermos de café. Je sais que c'est le moment. Il me parle comme à un adulte. Voilà toute la différence. On discute d'homme à homme. Sa passion : les filets de peinture. La décoration des boiseries. Mettre une couleur particulière sur la fleur d'une moulure. Mélanger deux couleurs pour en produire une originale. La sienne. C'est un créateur. Un artiste peintre. Qui s'inspire des couleurs et des matières naturelles. Il expérimente des teintes. Fabrique sa

potion magique. Et parle avec passion de ses couleurs préférées : le jaune et le bleu. Celles de Van Gogh.

Et lorsqu'il est seul à travailler dans un couloir ou une pièce, il chante. Une merveille.

Piaf. Tino Rossi. Georges Guétary. Maurice Chevalier. Aznavour. Les frères Jacques... Son répertoire est un océan musical. Je m'y baigne avec délectation.

Mon père lui donne parfois des chantiers qui ne brillent pas par leur créativité. Nettoyer les murs de la cuisine pour passer une couche de blanc ne doit pas le valoriser. Mais il prend toujours plaisir à la tâche. Mon père ne discute jamais les devis et paie sans délais. Monsieur Joie doit apprécier ce type de client. Et puis le château des Tourelles, c'est une carte de visite. Le genre d'information qui finit par se savoir dans la région. A mon petit niveau, Monsieur Joie est un homme qui sait m'écouter. Me parler. C'est important. On échange sur la peinture, la nature, l'impressionnisme.

Qu'est-ce que tu apprends en ce moment à l'école, Luc ? Tu lis quoi ? On échange sur les embouteillages sur la Nationale Six avec mes petites voitures. La dernière facétie de mon chien Cop, l'animal de compagnie de mes parents. On rit. On se tape dans le dos comme de vrais copains. Monsieur Joie c'est, avec Charlène, un rayon de soleil, de plaisir, d'amour, d'humour dans cet espace beige parfois un peu trop sérieux.

## Meuble secret

La commode de ma chambre.

Un meuble de style Louis Philippe ou Louis XVI. Je ne me souviens plus. Mais elle est belle. En hêtre. Couleur miel. Légèrement arrondie sur le devant. Une avancée comme la forme du proscenium au théâtre. Deux grands tiroirs en bas. Sur toute la longueur. Deux petits tiroirs en haut. Les grands tiroirs accueillent les pantalons, chemises, sous-vêtements. Les petits tiroirs, mes gants, bonnets, foulards.

Mais c'est un meuble secret. Je ne sais pas si mes parents ont découvert ce mystère. Entre les deux petits tiroirs se tient un blason en métal jauni par le temps. Lorsque l'on tire ces deux petits tiroirs, en même temps, apparaît un troisième tiroir central. Les joints entre tiroirs se distinguent à peine. Il suffit de tirer sur le blason en métal. Et cette porte mystérieuse soulève le voile sur ses entrailles. Très étroit. Les parois fines. Un écrin magique.

Lorsque ma mère vaque au rez-de-chaussée, dans la salle et le salon. Lorsque les bruits se taisent. Lorsque seules les gouttes de pluie collent leur nez au carreau. J'aime l'ouvrir. Comme on pousse la porte d'un grenier. Discrètement. A l'intérieur, un petit carnet. Un crayon à papier. Une gomme rose et bleue.

Un taille-crayon en métal. Alors je m'assois. Et j'écris. Les mots vont et viennent. J'efface. Relis. Glisse la mine de charbon sur le papier blanc. Ça casse. Je taille. Retaille. Quelques copeaux de crayon tombent à terre. Vite, je les ramasse et les jette dans la poubelle pour

papier. Mon crayon fait preuve d'une certaine intelligence. Je le laisse suivre les lignes du carnet. Il connaît le chemin. Il aime sentir le parfum du papier. Le caresser de la pointe de son doigt. Laisser une trace de pas sur la neige blanche de la feuille. Jardin secret.

## La ferme

L'espace de vie que je préfère se trouve en Normandie : la ferme de l'un de mes frères. Bertrand. Dans le Calvados. Les-Autels-Saint-Bazile. Un petit hameau d'une soixantaine de citoyens. Une minuscule église en briques et colombages. Mes parents et moi y allons une fois par mois en voiture. Le voyage est long. Plus de deux heures en 403 Peugeot. Mais la ferme de mon frère est, pour moi, synonyme de liberté. Je me fais une joie d'y aller. Arrivé sur place, je disparaiss du regard de mes parents. La simplicité de cette maison me procure un sentiment de sécurité. Une demeure à taille humaine. Et les grands espaces me laissent aller à l'aventure. Les herbages. Les collines. Les fougères hautes. J'adore, comme lui, le contact avec les animaux. Vaches, poules, cochon... Bertrand m'a bien fait rire en me présentant son nouveau cochon : Epaminondas. Nom d'un général philosophe et ascète qui défendit Thèbes contre Sparte en 370 avant Jésus-Christ.

Bertrand est un homme doux et bon. Il me demande un coup de mains. Je l'aide volontiers. A cinq heures du matin, il prépare l'étable. A six heures je suis debout. Prêt à partir vers une nouvelle aventure. Nous allons

ensemble chercher les vaches pour la traite. Dans l'étable, une musique classique détend les bêtes. Elles se traitent plus aisément. Et mon frère adore le classique. Ce que j'aime chez lui : la simplicité de sa vie. Son amour de l'humour. Il aime rire. Me pose des tas de questions sur ma vie. Sur l'actualité. Il nage dans la nature comme un poisson dans l'eau. Il connaît le parfum des fleurs. Le nom des arbres. Leurs feuillages, leurs écorces, leurs caractéristiques. Il titille ma curiosité. Il m'apprend à pêcher les écrevisses dans la rivière : La Monne. Leur dégustation est un vrai délice.

A partir de la crème du lait, Bertrand me montre comment faire le beurre dans sa baratte. Un grand tourniquet en bois. Destiné à évacuer toute l'humidité de la crème qui devient beurre. Merveilleux. Je tourne la manivelle pendant une heure. Quel goût ce beurre ! Ma belle-sœur nous cuisine des tartes aux pommes. Et des confitures. Bertrand fabrique son cidre et son calvados. Le cidre accompagne fort bien le fromage local : le Livarot. Palais de délices. Sensualité des arômes.

Seul point faible : je n'apprécie pas l'acidité des pommes à cidre. Dans sa salle de séjour, une immense cheminée maintient un chaudron au-dessus du feu. J'écoute chanter les flammes, grincer le bois. Le spectacle d'une grosse buche qui se consume lentement m'émerveille. Le feu de la vie. Le feu de l'amour.

# Parents

## Mère

Eléonore. Ses cheveux longs, d'abord noirs puis gris, sont regroupés dans un grand chignon.

Visage souriant. Exprime la réserve, la retenue. Peut-être la timidité.

Femme d'une grande simplicité qui contraste avec la froideur et la hauteur de mon Père. Ma Mère s'habille simplement en semaine.

Profession secrétaire. Ma Mère travaille un an ou deux, dans cette profession, à Paris. Puis se marie. Ma mère est issue d'une famille de grands bourgeois de Rouen. Négociants et industriels dans les tissus. L'un de ses ancêtres dirigeait, à la Révolution française, une importante manufacture de draps qui employait trois cents ouvriers. Certains de ces ancêtres seront élus. Adjoint au Maire de Rouen, député.

Sa mère, Louise, est écrivaine. Spécialisée dans les scénarios de livres pour enfants. Situation extrêmement rare pour une femme de l'époque.

Louise Lepicard. Pseudo Hellèle. Sans doute la seconde femme scénariste de BD pour enfants, en France. La première étant Jacqueline Rivière auteure du personnage de Bécassine, en 1905. Toutes deux éditées chez Gautier-Languereau, maison editrice de Bécassine. Louise collabore avec de nombreuses revues. Essentiellement chrétiennes. Sa plume s'oriente vers les nouvelles et saynètes de théâtre pour enfants.

Ma mère possède également ce talent de l'écriture. Mais elle ne l'exploite pas complètement. Elle lit énormément. A côté de son penchant littéraire, elle apprécie les plaisirs de la vie. La gastronomie. La nature. Elle aime à se promener dans le parc du Château.

La salle à manger accueille bon nombre de plantes vertes qui se refont une santé. Les fleurs. C'est son univers. Princesse au milieu des bois. Et puis elle stocke, dans son placard, une collection de succulentes tablettes de chocolat de toutes sortes. Son placard devient une référence pour les enfants de passage. Et pour certains adultes, en manque de magnésium. Par la nourriture sucrée qu'elle distribue généreusement, ma mère sait habilement tisser ses liens. Rôle fédérateur des desserts. Discrète, ma mère fait preuve de grande émotion. A mon égard, je la ressens comme étouffante. Possessive. Parfois quelques pointes d'intolérance à l'égard de ceux

qui ne pensent pas comme elle. De mes copains. Eléonore ne parle jamais de sexe. Tabou. Un peu sale. Péché de la chair.

Idées bien arrêtées lorsque l'on discute un peu. Moralisatrice. Soumise à mon Père. Mais obtient de lui quelques résultats dans les coulisses, par la négociation. Elle ne s'affiche pas. Ne joue pas le rôle que l'on attendrait d'une châtelaine. Sait rester humble.

Ma mère opine du chef après chaque tirade économique-politique de mon Père. Elle est, la plupart du temps, d'accord avec son mari. Surtout sur ces sujets qui ne l'intéressent pas vraiment. Mais elle conserve la maîtrise de certains domaines comme l'éducation et les liens avec ses enfants, les relations amicales et l'alimentaire. Les menus, les courses, les stocks de nourriture. Mais également la culture. Littéraire, ma mère lit essentiellement des romans.

## La part du pauvre

A chaque repas Eléonore réserve la part du pauvre. Un symbole qui lui tient à cœur. Concrètement, un clochard vient sonner à la grille du château. On prépare alors un sac plastique avec une portion de fromage type Vache qui rit, une pomme, quelques rondelles de saucisson, du pain. Une pièce de 5 francs (équivalent aujourd'hui à 1 euro environ). Jamais d'avantage. On ne donne pas d'argent, principe intouchable. Et on va le porter au mendiant. On lui donne à travers les barreaux de la grille. En échangeant un petit mot. Ce sont des habitués.

Quelques jours avant Noël, ma mère m'emmène à Paris. Nous prenons le train. A vapeur. C'est beau un train. Mon voyage extraordinaire de l'année. Vers les vitrines illuminées et animées des grands magasins parisiens. Passage du Havre. Boulevard Haussmann. Je plonge dans un monde merveilleux. Celui des jouets. Des personnages étranges. Des funiculaires qui grimpent sur les pentes enneigées des montagnes avec, pour passagers, un ours, deux lapins et un éléphant rose dans leurs cabines. Une sorcière vole au-dessus de la ville. A cheval sur son balai magique. Un lion en peluche, pressé, dévore un sandwich. Une marionnette joue un air de guitare sur un croissant de lune. Une fée me regarde. Je m'enfuir. M'envole. Et en oublie mes questions.

## Oncle à cinq ans

La place que j'occupe entre mes parents évolue. A l'âge de cinq ans, ma sœur aînée m'annonce qu'elle est enceinte. Une première nièce se présente à nous. Je suis ravi. Ce sera une copine. Puis ma seconde sœur me fait la même annonce. Elle met au monde une fille. Ma sœur aînée souhaite avoir plusieurs enfants et m'informe qu'elle est de nouveau enceinte. Naissance d'une seconde fille. Et c'est au tour de ma sœur cadette d'attendre son second enfant. Seconde fille pour elle également. A l'âge de onze ans, je suis merveilleusement entouré de huit nièces. Charmantes. Adorables. Bouillonnantes. Elles viennent le samedi, parfois samedi et dimanche. Nous jouons à la

marchande. A la poupée. A cache-cache dans la maison. Et mes parents me placent rapidement dans une position de grand frère responsable de leurs activités. Dès qu'un problème surgit. Je me trouve souvent dans la ligne de mire. Parfois je ne suis pas étranger à l'incident. Souvent les responsabilités sont partagées.

- Qu'est-ce qui se passe Luc ? Tu sais que tu dois donner l'exemple. Tu es l'aîné.

Ma mère apprécie les groupes. Elle exprime sa joie lorsqu'elle s'apprête à recevoir ses enfants ou petits-enfants. Le groupe la porte. La transporte. Lui offre des moments de bonheur. L'enfant seul l'intéresse moins. Moi, au milieu, dans cette période intermédiaire entre la parentalité et la grande parentalité, j'existe peu. Elle ne sait pas jouer avec l'enfant que je suis. Lorsque je dis à ma mère que je m'ennuie, je ne sais pas quoi faire, elle me répond. Va jouer dehors. Promène-toi dans le jardin. Profite du soleil.

Ou bien « Va au grenier jouer au train, Luc ». Je monte y jouer manuellement.

Lorsque je vois le film de Godard « Pierrot le fou », en 1965, une phrase me refait vivre, comme en écho, certains moments de mon enfance :

« Qu'est-ce que j'peux faire ? Je sais pas quoi faire ! »

Expression clamée par Jean-Paul Belmondo.

## Normandie

Eléonore n'aime pas que ses enfants habitent géographiquement loin d'elle. L'été est l'occasion de réunir un maximum de monde autour d'elle. Sa

passion : Préparer les mois de juillet et Août à la mer. Dès la venue des premiers vents du printemps, elle contacte ses enfants. Et prépare le séjour collectif de l'été. Regroupement familial à Houlgate, en Normandie. Maison que mes parents ont achetée dans les années cinquante. Au bord de mer. Juillet. On ferme les Tourelles. Charlène part en congés payés. Et nous prenons la route de la côte Normande. Entourée de son petit monde durant deux mois, ma mère exulte. Les enfants et petits-enfants y passent huit ou quinze jours. Parfois plus. Ma mère pense ses menus. Fait ses courses. Et demande à la cuisinière de réaliser de bons plats. Festin. Gastronomie. Crustacés. Poissons frais. Elle adore ses petits-enfants. Discutent avec eux. Rit. Chante. Je l'ai vue quelquefois se baigner avec nous. Sinon elle s'assoit sur la plage pour lire ou marcher sur la digue avec l'une ou l'autre des enfants. Mon père l'accompagne parfois mais préfère rester travailler dans leur chambre qui lui fait office de bureau. Je les accompagne souvent dans leurs promenades. Ils sont heureux ainsi.

La Manche frôle la mer du nord. C'est son point faible. Je me baigne donc dans l'eau fraîche, froide ou presque. Quasiment chaque jour. Parfois la marée basse se retire très loin et découvre le voile nu de la plage. Je cours sur le sable. Jusqu'aux premières écumes. Le contact de l'eau salée me stimule. Les vagues sont des remparts que je réussis à passer. C'est mon grand plaisir d'été. De tout petit jusqu'à l'âge de seize ans. Houlgate m'offrira aussi la pêche aux équilles. Les châteaux de sable et les

barrages avec mes nièces, mes frères et sœurs qui nous rejoignent l'espace d'un été.

## Décalage de générations

J'ai toujours l'impression de vivre avec mes grands-parents. A l'âge de 14 ans, je n'apprécie pas qu'on me voit dans la rue avec ma Mère. Elle a 56 ans, déjà usée par la vie. Cinq enfants. La guerre. Les mères de mes copains ont environ trente-cinq ans.

Un jour, un copain me demande si je vis avec ma grand-mère. Je n'ose pas faire de mal à ma mère. J'évite de la blesser émotionnellement. Elle a la larme facile. Lorsque l'une de mes sœurs ou l'un de mes frères quittent la maison pour la semaine ou plus, elle pleure derrière la porte vitrée en les regardant partir.

Une image revient souvent dans ma mémoire lorsque je pense à ma mère. Une image plutôt solitaire. Dans la salle à manger ou la cuisine. Le week-end, mon Père travaille à l'étage, dans son bureau. Et ne descend que pour manger. Il remonte ensuite travailler.

Devant sa table, ma mère lit. Ecrit. Ou joue aux cartes. Seule.

Quelquefois mon père se joint à elle et je joue aux cartes avec eux. Mais les cartes ne me passionnent pas. En bonne littéraire, elle adore le scrabble. Je joue souvent le rôle de partenaire.

Parfois elle téléphone à une amie. Mais le week-end constitue le point d'orgue de la semaine. Lorsqu'elle se retrouve entourée d'un maximum d'enfants et de petits

enfants. On lui apporte des fleurs ce jour-là. Elle adore fleurs et plantes vertes.

Le souvenir qui me reste de ma Maman, aujourd'hui, est celle d'une mère trop protectrice à mon égard. Je l'aime, bien sûr. J'y tiens. Comme à la prunelle de mes yeux. Je l'aime. Elle me rassure par certains côtés. Mais elle me couve. Parfois me fait des cadeaux ou me donne des chocolats. Ça m'étouffe.

Physiquement elle reste plutôt distante. Peu de câlins. Peu de bras serrés contre elle. Pas de bisous en me croisant dans le couloir.

Elle colle lentement mes ailes d'oiseau au bord du nid. Je n'arrive pas à prendre mon envol.

L'univers de mon enfance jusqu'à 10 ans est celui d'un beau cadre. Magnifique. Merveilleux. Un espace extraordinaire. Mais souvent je m'y ennue. J'ai peur. Et depuis cette agression, cette peur est devenue latente. Elle devient le décor, la toile de fond de mon enfance. Pourquoi cette insécurité ? La solitude joue un rôle dans cette tension. Un avantage cependant : Elle cultive et élargit l'espace de mon imaginaire. Je rêve. Je pars vers d'autres univers. D'autres mondes. Je trace, ainsi, un chemin. Celui d'une porte de sortie possible. Vers un ailleurs plus serein.

## Père

Edmond, mon Père naît au tout début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans une famille relativement pauvre.

Maréchal ferrant. C'est le métier de son grand-père maternel. Une profession importante sur le plan local. Mais un coup de sabot d'un cheval tue le maréchal ferrant et brise la cohésion familiale. Bernadette, la mère de mon père est placée dans une famille d'accueil à l'adolescence.

Quant au grand-père paternel de mon père, il exerce la profession de négociant en vins. Son fils, Julien, est représentant en boissons.

Julien et Bernadette se marient. Mais la guerre de 1914-1918 bouleverse l'équilibre familial. Julien, de retour de cette absence de quatre années, éprouve quelques difficultés dans les relations avec son fils. Ce père absent ne survivra pas longtemps au gazage qu'il aura subi. Bernadette, malade des privations de la guerre, s'éteindra vite. Mon Père se retrouve orphelin à vingt ans. La majorité est fixée à vingt et un an. Il sera placé dans un pensionnat des Frères des Ecoles Chrétiennes. Il y parfait sa force de caractère. Et devient un autodidacte. La famille constitue pour lui le socle et l'équilibre du développement humain.

De son père il a reçu le don du négoce et devient négociant en métaux non ferreux. Après la guerre de 1939-1944, il monte son entreprise.

Lorsque je débarque dans cet univers familial, mon père met toute son énergie au développement de sa nouvelle entreprise.

## Repas

L'horloge de la salle sonne 19h30. Le ballet familial commence. Ma mère appelle du bas de l'escalier.

- Edmond. Le dîner est servi ! Luc. A table !

Mon Père descend l'escalier, se lave les mains. Pénètre dans la salle. La traverse. Se dirige vers la cuisine. Un petit mot sympathique à Charlène. Nous nous tenons tous les trois debout autour de la table ronde comme des chevaliers prêts à partir en guerre. Bénédicité. Prière pour ceux qui ont faim dans le monde. Pour ceux qui ont préparé le repas. Je pense à Charlène. C'est elle qui a tout confectionné. Signe de croix. Nous nous asseyons autour de la grande table ovale. Mes parents se font face. Je me place sur l'arrondi. Et le dîner peut commencer. Charlène sert Madame. Sert Monsieur. Cela suffira comme ça Charlène. Merci. Elle me sert. Me fait un clin d'œil et me sourit. J'adore son sourire. Je n'aime pas les épinards. Ma Mère me dit qu'il y a de la crème. Chez les Normands, il ne peut pas y avoir autre chose. Maman demande à mon père comment s'est déroulée sa journée de travail. Dur. Le cours du nickel a baissé et nous avons dû en importer du Niger au lieu de le faire venir du Congo. Par bateau spécial. Que mon père a dû faire venir d'Anvers. Les coûts sont beaucoup plus élevés. Je me dis : voilà une nouvelle sensationnelle. Un bateau vient de quitter Anvers. Les cours du Nickel sont au plus bas...

Je tente de glisser un mot dans cet échange verbal d'une grande sensibilité.

- Et la course de la lune ?

- Luc. Les enfants ne parlent pas à table.

Réplique classique. Je me demande pourquoi cette règle. Je ne comprends pas. J'ai demandé à mes copains. Ils ont droit de parler, eux. Je me sens dévalorisé. Je n'existe pas. Et je voudrais dire des choses. Mais je reste partagé entre le besoin de faire apparaître la plaie qui rougit mon cœur. Ce que je ressens. Et la peur des conséquences familiales. Voire de la vengeance de mon agresseur.

Je souffre de cette absence de réelle communication. Le petit figurant que je suis ne peut plus supporter de rester sur le bord de la scène. Sans texte à dire, je meurs. Alors je n'écoute plus la tirade inintéressante de mon père. Il parle et mange de temps en temps. Lorsqu'il attaque la seconde partie de son assiette, c'est déjà froid. Charlène, d'un pas léger, va réchauffer son assiette. Le ballet gastronomique dure soixante minutes. Alors, mon esprit s'éloigne et rejoint l'univers de mon imaginaire. Les paroles de mon Père s'estompent comme un mirage à l'ombre des dunes. Fond sonore inaudible.

Je suis un explorateur des repas. Au milieu d'un désert de silence. Une grande étendue légèrement brillante. Devant moi, une oasis. Un verre d'eau fraîche. Je monte dans une pirogue. Qui ressemble à une petite cuillère. La frêle embarcation survole une colline verte entourée de crème fraîche et de croûtons comme des rochers

grillés par le soleil. Je charge l'un de ces rochers sur la navette spatiale. J'appuie sur le bouton, qui ressemble aux dents de la fourchette. Le roc décolle. Parti dans l'espace interstellaire. Mon vaisseau spatial atteint les étoiles, sur le bord des galaxies, près des néons blafards et hideux de la salle à manger. Nous survolons la mer de nuages, trois oasis et quelques indigènes. Mais, par manque de carburant sans doute, mon vaisseau spatial retombe violemment... sur la forêt verte d'épinards entourée de crème fraîche et de rochers grillés par le soleil d'été. Eclaboussures générales.

## Mot d'amour

Si ma plume d'enfant avait pu s'exprimer, elle aurait crié :

« Regarde mes lèvres d'enfant, les mots n'ont pas la parole. Prends-moi dans tes bras, Papa. Dis-moi que tu m'aimes. Ecoute ton dernier fils assis au bout de la table. Vire ton bureau, cette barrière entre nous deux. Allonge-toi sur le tapis pour jouer aux petites voitures. Viens avec moi au grenier jouer au train électrique. Allume les réverbères de la gare pour éblouir mes yeux. Emporte les enfants vers un pays imaginaire. Sur l'étoile des géants. Au fond de la mer. Prends ton sac à dos et partons sur un sentier de montagne à la recherche des chamois et marmottes. Ouvre un livre d'enfant. Raconte-moi une histoire. Ton histoire. Viens te baigner avec moi dans l'océan de mon enfance. Etends-toi sur la plage à mes côtés. Viens marcher dans le jardin. Dans la rue. Du même pas.

Ris avec moi. Emmène-moi dans tes voyages. Dans tes images. Observe mes yeux. Ils demandent un peu de tendresse. Un zeste d'amour.

Ecoute le vent de mes rêves sur l'océan de ton regard. Ouvre la cicatrice de mes envies. Pense à l'enfant que tu as été. Ouvre-lui les bras. Prends sa main. Serre la mienne. Caresse mes cheveux frisés. Jette un œil par la fenêtre de ma chambre. Tu verras dessiner le mot : je t'aime ».

# Nuit noire

Ce jour-là, je fête mes 6 ans. Je suis heureux. Parents, amis. Autour de moi.

Puis vient le soir. Les « Au revoir ». Ma hantise : la venue de la nuit. Charlène a terminé son service. Partie chez elle. Retrouver son amant de Saint Jean. Je me retrouve seul.

A la demande de mes parents, coutume quotidienne, je me mets à genoux dans la salle à manger pour dire quelques prières. Parfois une en latin. Une fois la prière terminée, je me lève. Ils m'embrassent. Il est l'heure d'aller au lit. Point délicat de la fin de journée. La peur. Come une vague qui approche vers mon navire. Vers cette immense maison vide. Ce château trop grand pour moi tout seul.

Perdu au milieu d'un vaste parc. Dans un petit village. Perdu lui aussi. Au milieu de la campagne.

- Luc. C'est l'heure d'aller dormir.
- Je voudrais rester encore un peu ici.
- Non c'est l'heure. Tu as école demain.

Mes parents m'embrassent.

J'ouvre la porte de la salle à manger et pénètre dans le hall. Au pied de l'escalier central. La nuit cogne à la porte-fenêtre du hall. Un amas d'arbres couleur ébène forme une immense haie. Quelques étoiles semblent exploser en de minuscules feux d'artifice. Noyés dans le firmament. Nuit noire.

Je cherche l'interrupteur. Lumière. Je monte. La peur au ventre. Un flamand sort du tableau. Me désigne de son doigt macabre. Je pose mes pieds lentement sur chaque marche. Au milieu. Sur la moquette. Là où les craquements du bois sont les plus faibles. Porte qui grince à l'étage. Je m'arrête sur le palier. Puis repars sur la pointe des pieds.

Et ce silence qui ne sait plus parler.

J'ai peur du noir. J'en ai toujours eu peur. Pourquoi ? Petit d'homme. Tout seul. Sur le chemin du premier étage. Expédition délicate. Escalade nocturne en solitaire. Mes parents ont oublié, dans le grenier de mon cœur, d'ouvrir la malle aux caresses.

Ma mère me dit que je suis grand maintenant. Je ne dois plus avoir peur. Eh bien si !

J'ai envie de me blottir, contre le ventre de ma maman, en bas. Contre mon papa. Contre un corps. Me réchauffer à l'ombre d'un parfum. Ecouter le baiser d'une chanson. Dehors, un hibou se réjouit de la vie. Sur le papier du ciel, le dessin d'un arbre a bougé. La pleine lune me fascine.

Appeler à l'aide. Crier. Pleurer. Hurler. Une larme, comme un torrent, creuse mon visage. J'appelle maman. J'ai peur. Viens. Sa voix douce me répond d'en bas.

- Tu es grand maintenant, Luc. Bonne nuit.
- Mais Maman j'ai six ans. Je voudrais une histoire...

## Galerie d'art

Un tableau de Eugène Lepoittevin, peintre normand du XIX<sup>e</sup> siècle, domine la galerie de l'escalier. La scène représente une famille de pêcheurs de varech sur la plage d'Etretat. Un cheval transporte la récolte. Un enfant seul se tient près du cheval. Il a tourné la tête et semble me sourire. Impressionnisme. L'auteur est influencé par l'école hollandaise et par son ami Courbet. J'ai envie d'être sur la plage. A côté de l'enfant.

Dernières marches. En haut de cet escalier, un Gaulois.

Une statue de bronze représentant un guerrier gaulois. Grand comme un homme. Presque deux mètres de haut. Moustachu. Peu sympathique. Je ne lui adresse jamais la parole. Lui non plus. Nous nous ignorons. De son doigt autoritaire, vindicatif et métallique, il m'indique l'entrée vers un petit couloir qui m'entraînera vers un autre. Colonnes vertébrales de la communication interne de cet édifice

Effrayé. Je pénètre dans le premier corridor étroit. Frôle le mur. Cherche l'interrupteur. J'allume. Puis je reviens éteindre celui de l'escalier. Je ne dois pas laisser de lumière derrière moi. Ma tête bat comme un cœur. Mes yeux grands ouverts ne voient que la peur. Peur aux tripes. Ventre serré.

J'entends un bruit. C'est sûr. Je l'ai bien entendu. Là. Dans l'autre couloir sans lumière. Une porte.

On vient. Il faut que j'arrive à ma chambre avant le voleur. Avant l'assassin. Vite. Atteindre l'intersection des couloirs. Et ouvrir la porte d'en face.

Je retiens ma respiration Je voudrais être transparent. Je voudrais être oiseau. Mouche. Coccinelle.

- Dis-moi que je rêve Maman. Que je suis ailleurs. Que ce n'est pas vrai. Où es-tu ?

Ma chambre m'attend. Mon nounours. Ma lampe de chevet. Ma lumière.

Je ferme la porte derrière moi. Et regarde sous le lit. Personne. Je soulève l'oreiller. Tout est bien. Je respire tout bas. Je n'existe pas. Il ne faut pas que j'existe. Le type ne doit pas m'entendre. Ne doit pas me remarquer. Sans un bruit, j'éteins ma lampe de chevet. Me glisse dans les draps. Remonte les couvertures. Et m'enfonce. Je respire. L'encre noire du jardin coule sur ma fenêtre. Mes yeux se ferment et je pars. A l'aventure. Une fée magique m'ouvre ses bras. Un ange gardien m'invite à danser dans ses ailes bleues. J'aperçois Charlene qui m'apporte un chocolat chaud sur un nuage de barbe à papa. Et mon nounours me chuchote un poème drôle à l'oreille.

Nous nous approchons des guirlandes d'étoiles. Peut-être vais-je rencontrer le Père Noël. La lune à moitié nue me sourit et rougit. Elle danse comme la flamme d'un phare. Qui brille, chaque soir. Sur l'océan des étoiles.

## Auxerre

Tunnel. J'ai horreur du noir. Je lève le regard de mon écran.

Le train s'ébroue à l'approche d'Auxerre. Il slalome sur les aiguillages. Qui se croisent comme les rencontres humaines. Sur le quai quelques voyageurs. Dont une femme à la chevelure brune et frisée que je remarque en coup de vent.

Une question revient souvent aujourd'hui à la surface de mon esprit.

Pourquoi n'ai-je pas pu parler plus tôt ?

Peur des menaces de mon agresseur. Peur qu'il me recherche. Honte. Pêché. Peur du regard des autres. Peur d'être rejeté de ma famille pour avoir fauté. Avili. Dévalorisé dans mon corps et mon esprit. Manque de confiance en l'adulte...

Depuis mon adolescence, je me dis : Au fond, ce n'est qu'une simple agression. Organisée sur un enfant de dix ans par un jeune homme paumé. Qui a, lui aussi, sans doute, reçu un gros coup de poing dans sa petite gueule d'enfant. Lui, l'agresseur, il a fait son travail. Écouté et déchargé ses pulsions masculines et pédophiles. Dans cette grande pièce de théâtre, il a bien joué son rôle. J'ai joué le mien.

Alors je tente de banaliser. D'oublier. L'évènement s'estompe. Disparaît. J'arrive ainsi à vivre en arrachant une page sur le bouquin de mon existence.

Mais la déchirure de la feuille n'est pas nette. Il reste comme une trace. Une cicatrice. Des lambeaux de papier déchiré. Pourquoi ne puis-je pas le dire haut et fort ?

Exprimer ma colère. Ma souffrance. Pourquoi toutes ces années de silence et de culpabilité ? Pourquoi vouloir banaliser un crime dont j'ai été victime ? Dans ma tête, le mot crime ne s'imprime pas encore. Je minimise. Pour moi, il s'agit d'un simple incident de parcours. Peut-être même un jeu.

Ce secret, je le garde longtemps. Trop longtemps. C'est mon poids à l'estomac. Une peur viscérale. Mon handicap. Une erreur, dont je ne suis pas fautif : celle de n'avoir pas croisé un ami, une amie ou un professionnel à qui pouvoir parler.

« Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé » Dans Le Petit Prince.

La femme que j'ai remarquée sur le quai vient s'asseoir. Sur le siège d'à côté. De taille moyenne. Un regard doux et tendre au milieu du lac noir de ses yeux. Une veste en daim. Elle me rappelle quelqu'un. Sac à dos. Guitare en bandoulière. Elle s'assoit à son aise. Comme si elle s'était installée ici depuis des lustres. Son regard met en confiance. Son sourire rayonne. Elle m'adresse quelques mots. Sur le temps. Sa voie de velours glisse sur le tympan de mes oreilles. Belle énergie.

Il fait chaud. Ma nouvelle voisine ôte alors sa veste. Décolleté sur une robe de satin noir. Qui brille comme du cuir mat. Quelques bagues aux doigts. Bijoux d'or blanc. Création artisanale. La finesse de ses doigts me surprend. Un zeste de parfum effleure mes sens. Elle plonge dans son sac à dos et en tire un livre. Puis elle s'envole dans un monde imaginaire.

Sur la banquette de derrière un enfant demande à son père la différence entre une planète et une galaxie. Le contrôleur, qui vient d'arriver, lui répond. Peut-être contrôle-t-il aussi les billets dans les voyages intergalactiques.

- Dis, P'pa, tu peux me donner une barre de chocolat ?
- Je ne sais pas si je l'ai pris.

Le père fouille son sac, sa valise, le sac de son ordinateur. Sans succès.

L'enfant s'impatiente. Réclame. C'est alors que ma voisine sort, de son sac, une boîte de chocolat suisse et en offre à l'enfant et à son père.

Rien n'est plus beau que le regard d'un enfant émerveillé. Chaque jour nous devrions nous émerveiller des choses positives et belles qui nous entourent. La jeune femme se tourne vers moi et m'offre ses trésors gastronomiques. Un délice. Et le chocolat, outil de communication par excellence, nous permet d'engager la conversation.

Elle se nomme Sarah.

# Lourdes

Décembre 1957

Noir. C'est la couleur de ces premiers jours d'hiver. L'enfant de dix ans que je suis se trouve dans l'incapacité de raconter. Les mots ne peuvent être prononcés. Je ne saisis pas ce qui s'est passé voici deux jours. Difficile d'analyser. Alors, le corps réagit autrement. Mes yeux prennent la parole. Prennent le relais de la communication interrompue. A leur manière. Mais je ne les comprends pas. Je ne fais pas le lien entre viol et vue. Entre le choc psychologique et ses conséquences. Mes parents ne se rendent compte de rien.

## La cécité me guette

Dans les quarante-huit heures qui suivent cette agression, mon corps parle de lui-même. Souffrance physique. Mes yeux convergent. Lentement. Peu à peu les images se déplacent. Se superposent. Je vois double. Strabisme convergent. Je louche. Et malgré mes efforts, je n'y puis rien. Mon œil gauche veut dialoguer avec mon œil droit. Je tente de m'y opposer. Mais il n'en a cure. Mon œil droit reste stoïque. Il reste l'œil dominant. Droit devant. Je suis gêné. Puis la souffrance prend le relais. Avec ma mère, je visite des médecins. Spécialistes.

Hôpital de Meulan. Diagnostic impossible. Suppositions incertaines. Spécialiste à St Germain en Laye. Qui ne voit rien d'anormal. Simple strabisme. Tension correcte. Vision nette. Je suis muté à la Salpêtrière à Paris. Examens. Repos. Examens. Les jours passent leur temps à m'examiner. Aucun résultat. Horizon opaque. Noël 1957. Dans ma chambre d'hôpital, mes parents me rendent visite. Ils m'apportent un camion porte voitures en acier. De marque Unic, fabriqué par Dinky-Toys. Je suis comblé. Et joue sur le carrelage. Mon voisin de chambre, un vieux monsieur me raconte des histoires. Il me fait rire. Il me parle de sa vie, de ses expéditions lointaines. Et je pars avec lui. En Afrique, dans les montagnes de l'Atlas. Les dunes du Ténéré. Au Québec, sur les rives du St Laurent. Le long des chemins de la Gaspésie. Je rêve.

Les jours s'écourent. Comme les nuages dans mon ciel. Je veux sortir. L'ennui m'envahit. Le médecin qui suit ma situation veut me trépaner. Pour voir ce qui se passe dans les dédales de mon œil en balade. Mes parents s'y opposent. Je comprends et m'y oppose aussi fortement.

La médecine ne voit rien de plus à cela. Les lunettes prennent le relais. Avec un cache sur l'œil. Je rentre chez mes parents. Finie l'école. Mon œil droit fatigue vite. La période qui s'ouvre correspond à une simple observation médicale. Aveu d'impuissance. Fini les médicaments. On se revoit dans six mois. A aucun de ces moments je ne fais le rapprochement entre mon agression et mes yeux.

Six mois, sans école, c'est long. Ma sœur aînée, courageuse, vient me faire la classe au quotidien. Lectures de livres. Ma vue diminue. Doucement. Huit sur dix. Le diagnostic à long terme semble inéluctable. Brouillard ou cécité à l'horizon. Personne ne peut prédire l'avenir. Peut-être une opération... Je refuse. Mes parents aussi. Ils ne comprennent pas. Ne savent pas. Comme Christophe Colomb en quête de l'inconnu, ils décident de partir en expédition. A Lourdes. Tous les deux. Pèlerinage. Ils s'y rendent chaque année. Tentative de la dernière chance. Ultime bouée de sauvetage.

## Miracle ?

Avril 1958

Lourdes, je connais. Mes pas ont souvent suivi ceux de mes parents et de nombreux pèlerins. J'échange alors avec mes parents sur le sujet. Le vent du doute souffle sur les feuilles de mon arbre. Quel rapport entre ma vue et un pèlerinage ? Le problème n'est pas là. Il y a quelque chose qui cloche. Prier pourquoi ? Personnellement, je ne crois pas à une guérison par cette méthode.

Mes parents sont très croyants. Dans le jeu de cartes qu'ils tiennent entre leurs mains, ils m'expliquent qu'ils vont abattre leur carte maîtresse. Leur dernier atout. Leur foi. Un Salut à Marie. A Lourdes. Devant une grotte. Comme à Bethléem il y a deux mille ans. J'imagine. Devant mille personnes, Marie lève la tête. Et regarde ce couple agenouillé au milieu de la foule.

Une femme et un homme qui la supplient de redresser un œil gauche chez leur enfant. Il se nomme Luc. Au cas où Marie ne le connaîtrait pas. Si elle veut bien noter. Un strabisme convergent. Il a dix ans. On ne comprend pas ce qui est arrivé.

L'image est belle. Et fait sourire mon entourage. Devant la grotte, il y en a trop qui prient. Pourquoi mes parents seraient-ils écoutés plus que les autres ? Il y a pire situation que mon œil.

Ils partent donc à Lourdes. Je reste à Hardricourt avec ma sœur aînée. Charlène assure l'intendance. Accompagne mes heures de solitude par des morceaux de guitare. Et des chansons de sa composition. Elle est belle. Je me sens en sécurité près de ma sœur et de Charlène. Les jours coulent comme une rivière serpente au milieu de la campagne. Ma sœur suit le rythme scolaire. Scrupuleusement. Mais je m'ennuie. Loin de mes copains de classe. Souffrant des yeux. Je ne prends plus de médicaments. Inutile. Je ferme souvent mon œil droit valide afin de le reposer. De ne plus souffrir. Noir total. Mon esprit s'évade alors. Vers d'autres horizons. Vers des terres inconnues. Loin de notre contrée. Vers une autre planète. Sur un territoire entouré de barbelés en sucre. De framboisiers d'amour. De glaces à la fraise sur les marronniers en fleurs. De flocons de neige se posent en silence sur le village endormi. Et recouvrent les rues grises d'un drap blanc. Immaculé. Lumineux. Le soleil se maquille sur les ondulations de la mer. Les embruns caressent mon visage. Eclaboussent mes lèvres. Je souffle sur les vagues.

Une chose étrange se produit alors. Le matin où mes parents montent dans le train du retour de Lourdes. Ce matin-là, ma vue se redresse lentement. Je sens l'œil gauche reprendre sa place. En une journée. La souffrance s'estompe. Les yeux reprennent leur équilibre. Retrouvent leur pleine puissance. Je n'ose pas encore ôter le cache de l'œil gauche. Le lendemain, je le retire. J'ôte mes lunettes. Je suis guéri. D'abord, je ne fais pas le lien avec Lourdes. Encore moins avec mon agression qui restera secrète. Je ne comprends pas. Mystère. Miracle ?

De retour chez nous, mes parents sont heureux. Soulagés. Mon père en parle autour de lui. Dans sa famille et son milieu professionnel. Modestement. Sans excès. Sans éclat. Trois jours après, un examen médical indiquera que mes yeux ont retrouvé leur pleine puissance. Une vue à 10/10.

Le hasard ? Il n'existe pas.

C'est un mot sans doute inventé pour éviter de prononcer le nom de Dieu. Ou d'un ange gardien. Les psychologues pensent que cette subite guérison n'est qu'une simple réaction à la démarche qu'ont effectuée mes parents. L'intérêt qu'ils ont porté à ma situation. Peut-être. Mais la psychologie atteint vite ses limites. En ce qui me concerne, je penche davantage pour une intervention divine. Je crois en l'invisible. Je crois à ces petits miracles du quotidien. Qui passent souvent inaperçus à nos yeux égarés ailleurs. Et Marie représente pour moi quelqu'un de très proche.

## Le Morvan

Notre train traverse les montagnes du Morvan. Courbes sensuelles de la nature. Doux Morvan. A travers la vitre, le soleil d'été illumine le visage de ma voisine. Mille étoiles bleues et brunes forment le chapiteau de ses yeux. Son sourire : un vent de chaleur sur les collines de ma peau. J'invite Sarah à prendre un verre au Café bar de la rame.

Et je l'écoute me raconter sa vie de bohème.

Je pense à Rimbaud.

*Ma bohème*

*Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées. Mon paletot aussi devenait idéal. J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal. Oh là là ! Que d'amours splendides j'ai rêvées !...*

Puis nous parlons des enfants. De l'enfance. De notre enfance.

C'est une rebelle. Voyageuse. Militante de la cause des femmes. Humaniste dans le cœur. Musicienne. Poète. Auteure. Passionnée de la vie. L'esprit qui comprend vite. Directe. Spontanée.

# Années Ecole

Avril 1958

Une fois ma vue rétablie, je reprends le chemin de l'école. Dans la ville de Meulan, je ne me sens pas en sécurité. Chaque jour j'emprunte des itinéraires différents. Je regarde souvent derrière moi. La peur se dissimule dans mon ombre. Je vis sur le qui-vive. Sur la pointe des pieds. Sur la tension de mes sens en perpétuel éveil. Il paraît qu'Igor a déménagé avec sa mère. Quelques copains me l'ont affirmé. Mais ma méfiance est totale. Un matin, je passe par l'église. Le soir, l'itinéraire retenu est celui de la gare. Ou sur les bords de Seine. Je n'aime pas me sentir suivi sur le trottoir. Lorsque j'entends un piéton derrière moi, je change de trottoir.

La foudre de novembre 1957 a tracé sa brûlure sur l'arbre de mon cœur. Le week-end, certains de mes frères et sœurs sont présents. Les débats à table et au moment du café n'en finissent pas. Je ne trouve plus l'occasion d'exprimer mes sentiments. Les repas durent plus d'une heure. Une éternité pour l'enfant que je suis. Je n'ai pas le droit de parler à table.

Côté école, la situation ne s'améliore pas.

Mon instituteur me reproche d'être souvent dans la lune. Absent. Entre passé et futur mon esprit fait du Saute-Moutons. Je ne m'intéresse pas à l'enseignement. Au creux de l'estomac, une boule s'installe.

Et pour couronner le tout, l'instituteur est le directeur d'école. Il maltraite son fils en classe, devant tout le monde. Son jeu préféré : l'utilisation d'une règle en fer. Il ordonne à son fils de tendre la main et rejoindre les doigts. Et tape sur l'extrémité des doigts. Sans ménagement. Son fils crie. Pleure. Il saigne. Ses ongles sont usés à force de recevoir des coups. Toujours à cause d'une broutille insignifiante. Tous les élèves ont peur de cet adulte. Et n'osent rien dire. C'est le directeur. Je l'ai quand même dit à mon père. Un jour. J'ai osé. J'ai lâché une phrase.

- Le directeur tape avec sa règle sur les doigts de son fils.
- S'il le fait, c'est que son fils l'a mérité. Ce Directeur est un homme instruit. Les résultats de ses élèves sont excellents. Il gère son budget comme un bon père de famille.

Mon père siège au conseil d'administration de cette école privée.

Un soir, je rentre de l'école essoufflé. La larme à l'œil. Charlène m'accueille. Comme d'habitude. Me passe sa main douce dans les cheveux, me tient par l'épaule et me dit tendrement :

- Depuis quelques temps tu n'es plus le même. Qu'est-ce que tu as ? Si quelque chose te gêne, on peut en parler. Tu veux que je t'aide pour tes devoirs ?
- Non rien. Rien. Merci. Ça va.

Et je monte dans ma chambre pour pleurer.

## Réveil

La lumière du jour me réveille. Un rayon de couleur blanche s'infiltré à travers les volets métalliques et chatouille mes paupières. C'est jeudi. Pas d'école. Il est cinq heure trente. Comme d'habitude. N'ai plus sommeil. Difficile de se déshabituer du rythme scolaire. Je me lave au lavabo devant la porte des toilettes. Eau froide. C'est dur. Mon père occupe toujours la salle de bains à cette heure matinale. Il bénéficie de l'eau chaude. Pourtant l'eau chaude équipe d'autres chambres du château. Mais je n'y ai pas accès. Ce sont les chambres de mes frères et sœurs absents. Mais surtout la Chambre d'amis toujours déserte. Sanctuaire de style Louis XVI où trône le buste de Marie-Antoinette. J'enfile un short et une chemise. Dans la salle, le petit déjeuner de mon père est prêt. Le matin, ma Mère dort. Elle reste couchée. A cinquante-quatre ans et six enfants, elle a le droit de se reposer.

Mes copains ont des mamans plus jeunes. Je les envie. Ma Mère ne s'ennuie pas. Elle s'occupe de la maison. Du personnel. Des courses. Pour faire gagner du temps à mon père, elle prépare ses tartines la veille au soir. Quatre biscottes recouvertes d'un miel dégoulinant. Biscottes placées en ordre à la gauche du bol. A droite les couverts brillent à leur place. J'ai horreur de ce type de mélange Miel sur Biscottes. Une bonne couche de beurre n'a jamais fait de mal à personne. Lorsqu'il descendra manger, mon paternel n'aura plus qu'à faire

réchauffer l'eau de son thé. Puis se rendre à la messe, comme chaque matin, avant de partir au travail à Paris.

Pour moi, jeudi, jour sans école, suit le même rythme matinal que les autres journées. La faim du réveil me pousse à prendre le petit déjeuner le plus vite possible. Mon estomac commence à s'exprimer. Sur la table, je sors un bol, des couverts, une serviette, des céréales. Et je vais me faire un chocolat chaud. J'adore. Puis une tartine de pain beurrée avec de la confiture de fraises. Le matin est synonyme de dégustation. Lente, suave, sensorielle, sensuelle. Un plaisir. Que je ne partage pas avec d'autres. Personne avec qui discuter. Seul. Dans le silence. Je réfléchis. Rêve encore. Pars dans mon imaginaire. Dehors, le temps présente un visage gris. Traits tirés des nuages gris. Le vent souffle. L'été bleu approche mais n'ose pas affronter le noir du ciel. Aujourd'hui je n'ai rien prévu. D'habitude, le jeudi après-midi, Gérard vient à la maison et nous jouons dehors ou aux petites voitures. Aujourd'hui, il est absent. Je n'ai pas d'autres copains dans le village. Ceux de mon école sont trop éloignés. Alors je m'ennuie.

Ma mère va descendre dans une heure. Elle installera son petit déjeuner à elle. Son thé. Ses tartines grillées. Puis partira faire les courses avec sa 2CV Citroën. Parfois je l'accompagne dans son périple vers la ville. A deux kilomètres. Mais l'aspect routinier de sa tournée ne m'intéresse plus. Je préfère les week-ends où l'on part chez mon frère. Et je me trouve là, ce matin, à rêver aux grands espaces normands. En trempant le bord de mes lèvres dans un bol de chocolat chaud. Je m'embête.

Maison trop grande. Et moi trop petit pour cet espace.  
Et sans amis. Seul avec mon ours. Et mes voitures.

Qu'est-ce que je peux faire ? Je ne sais pas quoi faire. Je tourne en rond. Je vais aller dans ma chambre. Inventer une nouvelle histoire pour mon ours. Changer le garage de mes voitures. Faire la course entre mes bus.

Pourquoi je suis seul ?

## Mâcon

Sarah s'est endormie.

Rêve-t-elle de notre échange au bar du train ? Elle m'a parlé de son enfance. Avec franchise. Ses difficultés. Ses doutes. Ses espoirs. Sa vie de galère. Je lui ai ouvert mon cœur. Je lui ai dit. Un peu d'hésitation au tout début. Dans les premières secondes. J'ai senti le regard de confiance de cette femme. Ensuite, une force intérieure m'a poussé à extraire l'évènement de mes entrailles. C'est la première fois que je mets des mots sur cet acte. Et c'est à une femme que je me confie. Une vague de soleils a recouvert la plage hivernale de mon cœur. Peut-être ne la reverrai-je jamais plus. Sur le clavier, mes doigts s'expriment et la parole se libère.

Nous approchons de Mâcon. La lumière éclabousse l'intérieur du wagon. Le train ralentit et roule à faible allure. Derrière nous, l'enfant s'est endormi sur les genoux de son père.

Son sommeil semble calme et paisible. Je revois mes nuits mouvementées d'enfant et d'adulte. Les affreux cauchemars de ces cinquante dernières années. Les scènes se déroulent toujours dans de grandes maisons. Châteaux. Ruelles sordides. Couloirs sans fin. J'ai peur. Suis seul. Honteux. Il y a des escaliers. En colimaçons. Des bruits étranges. Des couinements de portes. Je regarde toujours derrière les portes ou derrière moi. J'avance dans ces couloirs. Méfiant. Car des adultes peuvent s'y cacher. M'agresser et me tuer.

Au milieu de ces rêves, je recherche une porte. Celle d'une pièce accueillante. Alors je crie. Je hurle. Je me réveille en sursaut.

Parfois mes cauchemars me mettent dans des situations où je dois me presser. Sinon je vais être en retard et être la risée des autres. Je ne veux pas être différent. D'autres fois j'ai commis une bêtise. Un péché. Sentiment de honte. Culpabilité. Je ne sais plus où me mettre. Je me cache aux yeux des autres.

Et puis certaines nuits, cette peur latente. Comme le chat, mon corps est étendu. Mais mon ouïe reste en éveil. On ne sait jamais. Peur de se faire attaquer. Voler. Violer. Tuer. La peur de la mort.

# Années Collège

Juin 1958

Mon père se rend à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). Rencontre le directeur du collège Saint-Erembert. Un bon collège catholique. De l'Ordre de l'Oratoire. Ils veulent bien m'admettre dans leur établissement. Mais posent une condition. Il est indispensable que je commence par le CM2. Afin d'être prêt pour affronter le très bon niveau de la 6<sup>o</sup> dans leur établissement. Le retard pris dans mon cursus scolaire cette année constitue, pour eux, un handicap.

A mon père, je réitère mon souhait d'aller à Meulan. Au collège tout proche, avec tous mes copains. Mon père me renvoie l'image d'un collège public de mauvaise réputation. Ajoute que ma mère souhaite me voir rentrer chaque soir. Elle est bien seule depuis que ses cinq enfants ont quitté le domicile familial. Elle a besoin de son dernier enfant près d'elle. Je serai demi-pensionnaire.

Septembre 1958. Je passe donc le cap de mes treize ans en CM2 à l'Ecole Saint-Erembert. Me retrouve avec des plus jeunes. Nous n'avons pas les mêmes jeux. J'ai déjà suivi une partie de cet enseignement l'an dernier. Mon sentiment : Régression. Dévalorisation. Eloignement de mes copains. Eloignement d'avec mes parents. D'avec mon lieu de vie. Rupture.

Saint-Germain-en-Laye. Une ville située à vingt-cinq km d'Hardricourt. Un trajet en autocar trop long. Une heure trente de porte à porte. Et pour couronner le tout, je trouve cet établissement catholique trop bourgeois. Elitiste. Il n'y a pas de filles. Et je me méfie de la gente masculine. Mes parents se moquent de mes besoins.

Au fur et à mesure de l'avancée dans cette année et des années suivantes, de façon quelque peu perverse, mon père exige d'excellents résultats scolaires. Tout en maintenant des conditions de trajets incompatibles avec une scolarité. Trois heures de déplacements Aller-Retour. Large variation horaire des cours. Mes résultats scolaires deviennent vite catastrophiques. Les brimades psychologiques et dévalorisations paternelles suivent les punitions.

Psychologiquement en souffrance. Scolairement en difficultés, je finis par trouver du positif à la situation. Théâtralement parlant, mes années collèges sont une réussite. J'apprends l'imitation de certains hommes publics. De Gaulle, le bafouilleur Pierre Repp... Mais De Gaulle est le personnage imité le plus apprécié de mon public. Je colle à l'actualité.

- Alors Luc, tu nous fais une imitation ce midi ?
- Comme d'habitude, sous le préau.

J'écris les scénarii et construit de petites saynètes théâtralisées. Politiquement incorrectes. La cour de récréation des sixièmes puis des cinquièmes devient un cabaret en plein air. Cabaret satirique. Certains profs et élèves se retrouvent côte à côte dans un coin de la cour.

Ils veulent rire et applaudir. Public habitué. Fidèle. Mais pas encore le grand public. Certains profs, en costumes et cravates, passent, contournent le groupe. Font mine de ne pas entendre. Regardent l'état du gravier sous leurs chaussures. Ou avancent sur la pointe des pieds comme dans une salle de spectacles dont la représentation a déjà débuté. Ou observent distraitement l'état du ciel. J'apprends à bien respirer. Le souffle est essentiel. Je travaille mon articulation. J'apprends à écouter rire le public avant de reprendre la parole. A interpeller le public. A entraîner le spectateur vers un pays imaginaire.

C'est décidé, plus tard je ferai du théâtre. Si les maths ne font pas partie de mon catalogue, le français est mon point fort. J'adore mon prof de français. Grand. Maigre. Pantalon gris et pull bleu à grosses mailles qui lui tombe sur les fesses. Lorsqu'il nous parle de Rimbaud, mon auteur préféré, son être tout entier vibre sous la résonance des mots. Sa voix chaude me met du baume au cœur. Je bois ses paroles comme un jeune faon se rafraîchit au bord d'un étang de bonheur.

# Marionnettes

Janvier 1960

Ce dimanche-là, mes cinq nièces sont présentes. C'est la fête. Ambiance familiale. Qui rompt la solitude. L'occasion, pour moi, de leur offrir un spectacle de marionnettes. Elles ont entre quatre et huit ans. Un public en or. Le castelet est monté. Les coussins des spectatrices installés. Je vais assurer, seul, le spectacle. Une marionnette dans chaque main. Une voix différente par marionnette. Nadine, ma nièce aînée tire le rideau. L'histoire commence toujours bien. Les deux personnages principaux se présentent.

Ernest. Un jeune loup. Aux dents longues. Fringant. Élégant. Svelte. Ambitieux. Gourmand. Affamé comme tous les loups. Portant un costume foncé, une chemise blanche et une pochette de couleur rouge. Un peu macho. Sachant rouler des mécaniques. Beau gosse.

Gabrielle. Une jeune louve. Grande, baraquée. Sportive. Cheveux courts. Brun. Portant un bonnet de chaperon rouge. Blouson de cuir, jean et bottes. Ravissante. Elle porte un panier en plastique transparent. Dans lequel on peut apercevoir : un pain au chocolat, un croissant, une compote de pommes, une baguette et un petit pot de beurre salé.

La scène se déroule sur le pas de la porte de la maison de Mère-Grand. Une louve qui a pas mal bourlingué et

su se faire respecter dans la vie. Elle garde, encore aujourd'hui, sous son matelas, un pistolet lance-flammes que lui a offert un ami dragon pour ses soixante-dix ans.

Gabrielle donne un coup de maillet dans le gong suspendu à la porte. Mère Grand demande l'identité. C'est Gaby. Je viens t'apporter un Plateau repas. Entre. Et si ce n'est pas toi, sache que j'ai mon pistolet. C'est à ce moment précis que Ernest, qui a suivi la louve se précipite et tente de lui parler. Question sentiments il sait parler aux femmes. Tantôt grandiloquent. Tantôt mièvre ou faux-cul. Tantôt à la mode italienne. Gabrielle lui dit de se casser. Ernest insiste lourdement. Gaby décroche alors le gong et lui en donne un coup sur la tête. Il tombe. Se relève. Mère Grand, entre temps, menace, en voix off, de brûler Ernest avec son chalumeau. Celui-ci ne se démonte pas et entre par la fenêtre.

Gabrielle se précipite alors. Soulève son congénère. Le fait tourner en rond dans l'espace. Et l'envoie, par le toit, dans la stratosphère. Le loup Ernest doit y être encore. On entend Mère Grand exulter. Gaby se frotte les mains. Et sort la nourriture de son panier.

Le public applaudit également.

Et je suis le plus heureux des enfants.

Mon public s'élargit. Le soir, chez mes parents, je fais rire Charlene. J'aime son visage heureux. Son rire qui résonne sur ses hauts plateaux écossais. Et s'envole sur

la mer du nord. Elle me conseille. Parfois joue le rôle de metteur en scène.

Puis un jour de 1960, Charlène m'annonce qu'elle va partir. Quelque part, en mon fort intérieur, je le sentais. Ne faisant pas partie de la famille, elle était libre. Ma chanteuse et musicienne préférée a réussi l'entrée dans un célèbre cours de théâtre à Paris. C'est son objectif. Comédienne. Les larmes dégoulinent sur mon corps. Mon esprit part à la dérive. Chute libre. Elle me sert dans ses bras. Je frissonne au contact du galbe de ses seins. Puis me prend par le cou. Comme deux amoureux. Et nous restons quelques minutes sans rien dire. Charlène dépose un baiser tendre sur mon front. Sa main chaleureuse efface la froideur des larmes sur ma joue. Sentiment d'abandon. Rupture.

## Puni

Puni. Ce soir. Je reste dans Ma chambre. Enfermé. Sans dessert. Pour une mauvaise note. Juste sous la moyenne, certes. Mais au bord de la moyenne. Pas loin de la frontière. Or mon père m'a présenté le contrat en début d'année :

- Pour un élève de quatorze ans qui aspire à avoir le bac dans quelques années, il ne faut jamais descendre en dessous de douze. En dessous de douze, on ne passe pas en classe supérieure. On n'entre pas aisément au lycée. On ne va pas jusqu'au bac. On rate sa vie si on n'obtient pas le

bac. Ne pense plus aux jeux. Pense d'abord au travail. Il faut maintenant que tu sois sérieux.

Douze sur vingt est la frontière des bons élèves. Un plancher. Une barrière stupide. Frontière en dessous de laquelle il est interdit de s'aventurer. Dix c'est l'élève moyen. Le français moyen. Le type qui ne décolle pas dans les sondages de la scolarité. Qui n'arrive à rien dans l'existence.

Qu'est-ce qu'une note. Une simple appréciation d'une personne. Subjective. Aléatoire. Éphémère. Fugitive. Périssable.

Alors je l'imagine. Mon nouveau prof de français avait un tas de copies à corriger ce soir-là. Il avait faim. Il avait envie d'un bon dessert pour se consoler d'une journée abominable face à des élèves indisciplinés. Il a étudié chaque copie. A la lettre. A la virgule près. Au point près. Au point-virgule près. Tout a été passé au crible. Il avait de plus en plus faim. Enervé de ne pouvoir répondre à l'appel anxieux de son estomac, à cause de ces copies, il s'est senti sanctionné. Et il a sanctionné. Mais il n'a pas pensé qu'en dessous de la barrière du Dix sur vingt, il y avait un enfant et deux parents. Qui attendaient le résultat des courses avec impatience. Et que mon père allait bondir. En regardant le carnet de notes. Passage illégal de frontière. Une note intolérable. Sans justificatif. Sans commentaire. Alors, mon père se sent méprisé. Son fils ne suit pas ses directives. Le chemin qu'il lui a tracé. J'outrepasse ses interdits. Contrat rompu. Le fils a transgressé la Loi. Il doit être

sanctionné. Tout le monde se sent méprisé et sanctionné. Alors, mon père a prononcé ces mots.

- Luc, c'est inadmissible !

Et, du doigt, il m'indique l'escalier. C'est-à-dire ma chambre. Pas de dessert, ce plaisir de fin de repas. Pas d'éclat de voix. Jamais. Non. Trois mots. Qui résument tout. Le ton est donné. Il suffit. Comme le « La » en musique. J'ai juste le temps d'avaler mes petits pois aux lardons. Je n'aime pas les petits pois. Monte dans ma chambre. Sans rien dire. Faisant la moue. Sanction stupide. Tout ça pour une note. Je me retourne en franchissant la porte du séjour, j'ai envie de parler. De crier. Mais je ne peux pas me révolter. Je n'en ai pas la force. J'ai peur des représailles.

J'aimerais dire :

- On me prive de dessert. C'est injuste. Pas de ma faute. Je peux faire mieux. Un peu mieux. Oui. Mais pas beaucoup plus. Parce que je n'arrive pas à travailler après le collège. Après les trajets. Je veux aller dans mon vrai collège. A côté d'ici.

Alors je vais rejoindre la solitude qui m'attend. Dans ma chambre. Au premier étage.

J'attrape une petite voiture rouge et pars en voyage. Dans un périple de nuit. Sur le tapis coloré. En suivant le tracé des arabesques du tapis qui dessinent des autoroutes imaginaires. Je longe les côtes de la Méditerranée. Passe tout juste en Turquie. Istanbul. La mer Caspienne. Quel drôle de nom. Ça fait un peu la Mère Casse pieds. Et si c'était le Père Casse-pieds, chez

moi. Le véhicule passe par une zone de montagnes. Des noms de pays qui parlent du temps. Le temps qui passe. L'Ouzbékistan. Encore des lacs. Des plaines. Des vallées encaissées. Des gorges inaccessibles. Montagnes. De plus en plus hautes. Des gens aux yeux bridés. Une autre religion. Une autre culture. Des temples étranges. Des arbres en fleurs surgissent des nuages. Un parfum d'encens flotte dans l'atmosphère. Puis la neige trace l'horizon des cimes. Comme un mouchoir blanc tendu vers le ciel. Elles doivent être hautes. Très hautes. On se sent une fourmi à côté. La voiture fait une halte. Je descends et accoste un monsieur en soutane orange.

- Pardon, mon Père, nous sommes dans quel pays s'il vous plait ?

- Au Tibet jeune homme.

Quelques heures plus tard, ma mère entre. Et aperçoit, sur le tapis de ma chambre, un corps d'enfant endormi. Qui tient dans sa main gauche un petit ours en peluche. Et, dans sa main droite, une voiture rouge arrêtée sur la bande d'arrêt d'urgence de l'autoroute.

## Opération Survie

Peut-être sont-ils inquiets de ma situation plutôt renfermée. Ou de mon imaginaire un peu trop débordant à leur goût. Ou tout simplement de mon faible niveau scolaire. Alors mes parents me proposent d'être scout. Un ancrage dans la réalité de la vie. Un enracinement dans le collectif. Les Scouts de France. Mouvement catholique. Encadré par des animateurs bien comme il faut. A leur goût. Le curé de Meulan est

quelqu'un de confiance. Réticent au début, je plonge. Conséquence positive : comme l'ombre valorise la lumière, le scoutisme m'ouvre une porte vers l'extérieur. Vers l'humanité de l'homme. Vers une forme de spiritualité.

Entre quatorze ans et seize ans, ce mouvement chrétien façonne mon adolescence. Et me pousse hors du cocon familial. Une découverte de la nature et de l'entraide entre garçons du même âge confrontés aux difficultés du moment. De nouveaux amis. Des fins de semaine animées. Nous partons vers la campagne. Parfois la montagne. Nuits sous la tente. Situation inconfortable mais originale. Activité d'équipe. Stimulante. Exigeante.

Ce jour-là, dans le Vexin français : Week-end de survie. A la campagne. Soleil éclatant. Nous devons partir par deux. Avec, dans le sac à dos, une simple toile de tente. Un paquet de farine. Un sachet de levure de boulanger. Une gamelle. Un peu de savon noir à mettre sous la gamelle pour le feu. Chocolat et lait en poudre. Et une boîte d'allumettes. Survie. Il faut se démerder dans la nature. Ne pas mendier. Ne pas aller chez l'habitant.

Alors nous trouvons un endroit sympa pour poser notre bivouac. Feu de bois. Nous mélangeons farine, levure et eau pour le pain. Pétrissage pendant une heure au moins. Nous coupons un gros morceau de bois. Et entourons la branche avec la pâte à pain. Nous attachons la branche au-dessus du feu. La pâte cuit et lève lentement. Nous cherchons alors de quoi faire un

potage. Un champ d'orties nous tend les bras. Excellent potage. Trempé de morceaux de pain. En guise de dessert des fraises des bois. Un bon coin. Il manque un peu de vin. Mais à notre âge et aux scouts, ce n'est pas dans la bonne ligne éducative. Lendemain matin : chocolat chaud et pain à tremper dedans. J'ai faim. Nous nous retrouvons toute l'équipe à midi pour partager la messe et un vrai repas ensemble.

Je préférerais éviter la messe. Les offices du dimanche en famille dans l'église d'Hardricourt me deviennent de plus en plus insupportables. Dans cette église, le curé est loin. Il parle en latin. Je ne comprends rien à cette liturgie triste et rigide. Le sermon est moralisateur. Nous vivons dans le péché continu. Je cherche la joie sur les murs gris de l'édifice.

Notre aumônier Scout se nomme Yann. Un nouveau. Jeune. Sportif. En pull et pantalon sombre. Chaussures de marche. Qui partage nos veillées, nos débats, nos randonnées. Nos larmes. Nos rires. Nous avons monté une table avec quelques rondis de bois. Table rectangulaire. Reposant sur de gros billots de bûcherons. C'est brut. Sommaire. Naturel. Le strict minimum. Ça me change des fastes du château. Le résultat du travail de toute l'équipe. Le Père Yann se place au milieu. Les scouts l'entourent. Il revêt son costume de prêtre. Simple chasuble avec deux traits bruns en forme de croix au recto et au verso. Il nous fait face. Je crains un peu ce type de cérémonie. Une envie d'autre chose que de la bondieuserie.

Chant d'introduction. Puis il ouvre la Bible. Nouveau testament. Il raconte un épisode. Evangile de Luc. Une réception chez un haut dignitaire juif. Un intello. Un orthodoxe. Simon. Celui-ci veut coincer Jésus qui prétend être un prophète. Et pire : fils de Dieu. Le mettre à l'épreuve. La coutume de l'époque veut que l'hôte, en guise d'accueil, enduise de parfum les pieds de son invité. Jésus, considéré comme un étranger n'a pas droit à cet honneur. Les hommes discutent allongés à l'orientale autour de la table. De nombreux invités observent Jésus. Et échangent en douce entre eux.

- Qui est cet homme qui fait des miracles ?  
Suspect.

Une femme entre. Grande. Belle. Longs cheveux bruns qui lui tombent sur les reins. Etrangère elle aussi. Comme elle n'est pas d'ici et pas de la même religion, la rumeur dit que c'est une athée. Une pécheresse. Elle s'approche des invités allongés. En silence elle sort du parfum de son sac. Enduit les pieds de Jésus. Qui continue de parler comme si rien d'important ne se déroulait à cet instant. Puis la femme masse sensuellement ses pieds. Les caresse avec sa chevelure afin de les sécher. Jésus s'adresse alors à la femme pour la remercier et la valoriser. J'imagine la tête de Simon. Et la beauté du geste et du symbole. Hommage discret. Grandeur de l'humilité.

## La Cène

Puis le prêtre installe la Cène. Une image surgit dans mon esprit. Celle du tableau. Dans le salon du château de mes parents. La Cène. Le prêtre prend plusieurs morceaux de pain frais. Qu'il distribue à chacun de nous. Il nous sert du vin blanc dans nos gobelets en métal. Il nous adresse un large sourire. Et prononce la formule fondamentale et essentielle de la Cène.

Montrant le pain : *Prenez, mangez, ceci est mon corps.*  
Montrant nos gobelets : *Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude, pour le pardon des péchés.*

Nous partageons pain et vin dans la bonne humeur. La messe est terminée. Je regarde ce prêtre, en silence. Il dégage une bonté et une simplicité qui me conviennent. Ce jour-là, mon esprit trouve une forme de paix intérieure. Comme si le rideau de l'horizon venait de soulever le voile d'un mystère.

# Années Internat

Septembre 1964

Mes souhaits d'adolescents se précisent. Partir. Quitter ma famille. M'éloigner de cette ville dans laquelle je ne me sens pas à l'aise. Comme Rimbaud, devenir nomade. Funambule de l'existence. Dormir sous la couette des constellations. Partager le rire avec d'autres jeunes. Vivre dans le monde innocent de l'enfance. Ou dans un monde de femmes. Plus rassurant. Pelleter les nuages pour dégager un rayon de soleil. M'envoler vers les montagnes.

Cette agression a modifié mon tempérament. Le convoi de mon enfance a emprunté une voie inhabituelle. Un brusque arrêt. Une fin de route. Une absence de panneau indicateur. Un décor qui s'effondre. Une roue de secours qui ne fonctionne pas. Ma confiance en l'adulte se brise. Elle chute, comme en haut d'un escalier sans rambarde. Impossible de remonter. Je suis en souffrance mais ne le sais pas.

Chez mes parents, je provoque. Fais des bêtises. Du genre à balancer des marrons du haut du mur sur les camions et voitures qui passent sur la route. En contre bas. Faire la chasse aux chats, nombreux dans le jardin.

Mon père ne sait plus comment faire. Ma mère tente la tolérance. Il me prend en tête à tête dans son bureau :

- Ton attitude pose question, Luc. Qu'est-ce qui se passe ? Je ne peux tolérer cette conduite. Pourquoi fais-tu cela ?
- Je ne sais pas Papa.

Au plus profond de mon être je rêve d'une classe de créativité. Une classe où l'enfant s'épanouit par le théâtre, le dessin, la peinture, l'écriture, l'expression corporelle...

A l'âge de 16 ans, j'obtiens enfin ce que je réclame sans arrêt depuis l'âge de onze ans. Fin de troisième désastreuse sur le plan scolaire. Le lycée est compromis. Je demande à changer d'orientation. Je veux être prêtre. Ou missionnaire. Loin de chez mes parents. Aider l'autre. Prier pour lui.

Je parle de mon orientation au Supérieur des Oratoriens (Collège). Il invite mon Père à un entretien. Je n'y participe pas. Mon objectif : je veux être prêtre. C'est mon projet.

A l'âge de 16 ans, les portes de la pension me sont ouvertes. Internat. Au nord de Paris. Dans un collège catholique et pré-séminaire du nom de Notre Dame de Montmélian. Sur la commune de Saint-Witz.

Rupture avec mon milieu familial. Avec ma ville. Mes copains scouts. Il s'agit d'un établissement scolaire spécialisé. Une sorte de Pré-Séminaire ouvert aux jeunes mais également aux vocations tardives. Etape préliminaire à l'entrée éventuelle dans un séminaire. La peur permanente s'estompe vite. J'y découvre la vie

collective. Le travail d'équipe. La tolérance. L'écoute. Le respect de l'autre. J'apprécie.

Je reste deux années dans cet établissement religieux. L'enseignement y est intéressant. Prêtres et laïcs nous ouvrent à la théologie, aux sciences humaines. Nous sommes guidés dans une démarche de réflexion sur soi-même. Je m'aperçois vite que la prêtrise n'est pas mon chemin. Il ne suffit pas d'être à l'aise avec la solitude et apprécier les temps de méditations ou de réflexions. Le chemin vers la prêtrise est un chemin escarpé. Très long. Exigeant. Comme le chemin qui mène à St Jacques de Compostelle. On ne part pas dans une telle expédition pédestre avec un sac à dos de trente kilos. Il faut avoir la foi. Ou se mettre en marche et la chercher dans les replis de chaque journée.

A Montmélian, j'apprends à aimer le silence. A prier sans dire un mot. Méditation. A écouter la prière des autres. A partager les repas sans paroles. La solitude ne m'effraie pas. Elle me nourrit autant que la vie de groupe. Enseignement dense. Relations amicales. Une quête de l'invisible.

Mais, parfois, le vent dépose quelques souvenirs sur la plage de ma mémoire. Une douleur s'éveille alors au fond de mon cœur. Des images apparaissent comme dans un mirage. Qui se mettent à traverser le paysage du quotidien. Il m'est impossible de les raconter. Ni de les chanter. Ni de les pleurer. Je ne peux partager avec les gens de mon entourage. Alors, mon ventre a peur. Mes tripes se nouent comme des pieds de vigne.

A côté de moi, se dresse parfois l'ombre de mon agresseur. Présente ou légèrement effacée. J'évite la proximité des hommes adultes. Ma sensibilité a doublé. voire quadruplé. Je deviens parfois radar. Je quitte cet établissement. Avec un pincement de cœur.

A l'âge de dix-huit ans, l'envie d'être comédien gagne mon esprit. Le service militaire me donne l'occasion de mettre ce talent en évidence. La première expérience se déroule à l'armée qui m'offre la possibilité d'effectuer un stage de théâtre, à Angoulême. Un théâtre dans une caserne. Contraste.

A l'époque, je suis infirmier à la base aérienne de Caen. Pour les appelés du contingent, c'est-à-dire les non professionnels, les soirées et les week-ends, enfermés dans un lieu fermé, ne facilitent pas l'épanouissement personnel. L'armée souhaite développer des animateurs de bibliothèques. Développer le livre, le théâtre et les ateliers. Plutôt que de laisser les bidasses s'enivrer de bières au bar de la caserne. Et casser le matériel en fin de soirée.

Sous la houlette d'un général passionné d'expression artistique, l'armée a construit un véritable théâtre à l'intérieur de la caserne d'Angoulême. Magnifique. Un metteur en scène professionnel nous fait travailler l'expression par nos corps. Six semaines de formation merveilleuses. Ce qui ne veut pas dire que le service militaire m'ait épanoui. Non. Loin de là.

## Bourg-en-Bresse

Nous traversons la Dombes. Etendue plate couverte d'étangs. Vol de canards. Je me demande toujours comment ces oiseaux peuvent s'organiser et désigner un chef de file pour entraîner leurs congénères dans une belle chorégraphie aérienne. Sur un long voyage. Un héron cendré, de son long cou, nous indique la direction. D'étranges oiseaux multicolores glissent sur les miroirs du ciel. Ces réverbères de l'au-delà. Je regarde Sarah. Elle lit tranquillement. Un polar.

J'admire les traits de son visage reposé. La finesse de sa peau. Sa chevelure comme des lignes noires qui s'enchevêtrent. Tourbillonnent. S'envolent. Une main fine. Qui tourne délicatement les pages. Capable de jongler avec les cordes d'une guitare. Ou le corps d'un homme. Sarah m'inspire confiance. M'attire. Etrange cette sensation de sentir la chaleur positive de l'autre. De se sentir bien près de sa bulle. De tisser ces liens invisibles de l'amitié. Peut-être ceux de l'amour.

Sarah s'aperçoit que je l'observe. Me sourit et me gratifie d'une caresse sur la main.

Mes joues doivent être pourpres. Un frisson traverse mon corps.

# Charlène

1967

Je n'arrive pas à reconnaître mon corps, meurtri et dévalorisé, comme pouvant être sexy et érotique. Il m'est impossible d'envisager un dialogue physique avec une compagne. Je crains de ne servir que le désir et le plaisir de l'autre. Le jour de mon agression a rompu le pacte de confiance que j'avais signé avec l'adulte. Cette méfiance persiste. Aimer et partager une relation physique avec une partenaire constitue pour moi une aventure dangereuse. Une prise de risque. L'autre est un risque.

Dès l'âge de dix-huit ans, quelques amies aimeraient bien faire un bout de chemin avec moi. Je repousse leurs avances. J'ai peur. Mon corps reste intouchable. Un tabernacle. Un sanctuaire.

Une attitude qui renforce ma culpabilité. Et m'amène à opérer un repli sur moi-même.

J'en souffre. Mais je ne vois pas comment effectuer un revirement de situation.

Une amie, Clotilde, me provoque un jour. Une amie que j'apprécie beaucoup. Nous allons au cinéma ensemble. En vélo sur les routes sinueuses du Vexin. Ce soir-là nous partageons un repas léger. A la fin, nous nous levons. Elle s'approche. Tend sa main vers ma main. Je la garde un instant. Sa chaleur inonde mon bras puis mon être tout entier. Elle s'approche un peu. Son visage

à quelques centimètres. Tente un baiser. Je la repousse gentiment. Désolé. Elle ne comprend pas mon attitude. Luc, qui es-tu réellement ? Marié. Amant. Homo. Pubère. Handicapé ?

Est-ce moi, Clotilde, que tu repousses ou bien est-ce une attitude générale envers toutes les femmes ?

Quelles sont tes amours, Luc ? Tes projets amoureux ?  
Ton idéal ?

Je ne veux rien dire. Je ne peux rien dire. Il est encore trop tôt. Ce n'est pas le moment. Tout cela ne la regarde pas. Elle m'en veut

## Mai 1968

Après plus d'un an de service militaire où l'ordre s'impose, je tombe en pleine révolution culturelle. Les événements de mai 1968 me bousculent. M'interrogent. Je ne suis ni étudiant ni ouvrier. Mais profondément bourgeois. La grève est quasi générale à Paris. Je ne manifeste pas sur les barricades. Mais suis d'accord avec le mot d'ordre : faites l'amour, pas la guerre. Un besoin de paix qui me touche personnellement. Même si je ne suis toujours pas attiré par l'amour physique. Changer la société me convient bien. Pour en faire une société de dialogues, de tolérance, de paix et d'amour.

Je réfléchis à mon besoin d'indépendance professionnelle. Mais sans diplôme, l'avenir semble limité aux petits boulots. Je réussis la sélection pour entrer à la Sorbonne. Avec succès, je passe l'équivalence du bac. Cours du soir pour travailleurs. En journée, les

petits jobs pour étudiants me permettent de survivre. Complément au soutien financier de mes parents. Employé de bureau aux Editions Fleurus. Animateur de villages vacances en saison. Barman le midi dans un restaurant. Rue Pasteur à Paris. La Bonne Auberge. Préposé aux apéritifs, desserts glacés et cafés. Je connais bon nombre de clients. Sympathiques ou distants. Originaux pour la plupart.

Un jour, je me trouve derrière le bar. Occupé à préparer un plateau apéritif. Sur la table la plus proche, le conservateur du musée Picasso et son épouse dégustent un thé de Ceylan. Un setter Irlandais dort à leurs pieds. Derrière eux, deux hommes d'affaires échangent sur les cours de la Bourse. En hausse. De l'autre côté, devant un verre de bière belge, un homme seul, à lunettes d'écailles, lit son journal. Soudain, la porte s'ouvre. Une femme apparaît. Chevelure frisée couleur de feu. Chemisier blanc et pantalon de satin noir. On croirait une star.

Sur le moment, je n'y prête guère attention. Ce café restaurant est un reflet miniature de notre société. Je m'occupe de remplir un verre d'eau minérale gazeuse. La femme avance vers le fond de la salle. Elle se fait remarquer par cette harmonie naturelle entre l'élégance de son corps et la puissance de son regard. Qui scintille de joie. Les bulles frémissent dans mon verre d'eau.

Cette bouffée d'air frais galvanise l'assistance.

Le conservateur, accoutumé aux relations publiques, rajuste sa cravate. L'intérêt pour les cours de la bourse chute soudain. Le bruit d'un journal que l'on replie

prestement ne trompe personne. Le spectacle est dans la salle.

Seul le setter irlandais garde son flegme. Comme d'habitude.

A l'autre bout du comptoir, mon collègue tente de maîtriser sa respiration. Quelques verres stressés s'entrechoquent et le percolateur en crache sa transpiration.

D'une voix douce et tendre, notre rousse flamboyante commande une salade exotique. Salée, sucrée, poivrée, multicolore et originale comme son personnage.

Mais cette voix ? En apportant le plateau apéritif à la table du fond, nos regards se croisent. Charlène. Stupeur. Je la prends dans mes bras et l'embrasse. Je fais signe à mon collègue d'assurer le relais. Et m'assois avec elle. Elle est devenue comédienne. Joue Roméo et Juliette de Shakespeare au théâtre de Chaillot. Me donne une invitation. Viens après-demain. Je serai disponible pour partager un petit repas avec toi après le spectacle.

## Chambre de bonne

J'assiste à Roméo et Juliette. Mise en scène moderne. Habits d'aujourd'hui. Décors fantastiques. Elle est Juliette. Belle. Sensuelle. Charnelle. Vivante. Passionnée. Shakespearienne. Sa présence sur scène éblouit. Une comédienne de talent. Après le spectacle, je la rejoins dans sa loge. La félicite. Et lui offre une rose. Rouge.

Dans une petite chambre de bonne. Dîner aux chandelles. Whisky, du Bourbon.

Musique. Compilation. Morceaux de guitare classique, d'abord. Un plaisir auditif. Charlène esquisse quelques pas de danse. Légèreté de l'être humain. Beauté sensuelle d'un corps. Charme d'une femme dans sa chorégraphie la plus simple. Sur la scène d'une chambre de bonne. Le Bourbon pénètre mes veines. Mon corps raide se détend. La pureté musicale élève mon esprit. J'ai confiance en Charlène. Je veux franchir un cap. Un guitariste joue « jeux interdits ». Sublime.

Le mur blanc renvoie l'ombre des corps. A La lueur des bougies. Deux êtres. Face à face. Debout. Panthère et lion. Qui s'observent un instant. Moi. Nu. Elle. Chevelure de feu. Jupe de cuir noir. Léo Ferré chante « C'est extra ». Elle me dévore du regard. Bottes légèrement écartées. Je la trouve magnifique. Et m'envole jusqu'au fond de ses yeux d'ébène. Mon corps flambe intérieurement. Elle. Puissante et sensuelle. Moi. A la fois hésitant et fou d'amour. C'est ma première fois. Charlène le sent. Charlène le sait.

Sourire aux lèvres. Charlène s'avance d'un pas. Doucement elle s'approche. Entre dans ma bulle. Son parfum m'enivre. Elle me parle tout bas. Ne pas m'effaroucher. Me trouve beau. Séduisant. Sensuel. A toujours adoré mon regard. Les courbes de mon visage. Mes yeux suivent le mouvement de ses doigts. Qui effleurent et caressent ma peau. Pétrifié. Je tente de contrôler ma respiration. Effleurement tactile, subtil. Comme le souffle léger d'un vent éphémère. Brise

marine. Embruns du plaisir. Je ne bouge pas. Le moment semble trop fragile pour être pris dans ma main. Ses doigts agiles, je les sens à peine. Le temps d'un courant d'air. L'espace d'un éclair. La durée d'un mirage. Ecureuil se faufile sur la branche de mon arbre.

Je ne sais pas si elle me touche vraiment. Ses doigts glissent. Descendent comme des gouttes d'eau. S'arrêtent une seconde. Puis repartent. Effleurent les cordes de mes sensations. Un morceau de musique sacrée soulève nos âmes. Parfum d'orgue. Ils improvisent sur la musique de ses envies. Remontent. Contournent mes lèvres. S'évadent et se perdent dans mes cheveux frisés. Chatouillent une oreille. Une pointe de mon sein. Ils dessinent sur mon être des chemins imaginaires. Caracolent. Sautillent. De haut en bas. Jusqu'à l'extrémité de mes orteils. Ce ballet Digital me donne la chair de poule. J'aime. J'adore. Je ferme les yeux de bonheur. Frisson. Mes oreilles écoutent leurs danses. Je tremble de peur. Mais d'une peur rassurante. Une peur aimante. Confiante.

Elle m'apprivoise. Depuis mon enfance elle a pris le temps de m'apprivoiser. Elle me connaît. Tout mon corps vibre. Comme une pédagogue, elle m'apprend. Le corps d'une femme. Ses points forts. Ses points faibles. Ses replis. Ses questions. Lentement. Mes doigts empruntent le chemin de ses mains sur son corps. Traversent des mondes que j'ignorais. Comme un musicien suit le chef d'orchestre. Nos êtres d'amour prennent leur temps. Une de mes larmes tombe sur sa

peau. Souhaitant l'effacer, nos doigts finissent par se croiser. Se rencontrer. Ses lèvres effleurent les miennes. Y prennent goût. Ses vêtements disparaissent. Nos âmes s'émeuvent et s'enlacent. Un Rondo Veneziano prend le relai. Et suit le mouvement musical de nos corps. Qui glissent, dansent, s'émeuvent, pleurent et rient à la fois. Plaisir des sens.

Dans les yeux de Charlène mon corps a trouvé sa place. Sa véritable place d'homme. Ce corps meurtri, avili. Le voici réhabilité. Mon âme errante vient enfin s'y blottir. J'existe.

Par la fenêtre entr'ouverte en ce beau soir d'été, la Tour Eiffel dresse son sexe illuminé vers la lune. L'astre s'attarde à étaler sa pâleur dans l'encre de la nuit. La table du repas restera dressée jusqu'au petit jour. Lorsque les bougies fermeront leurs paupières. Lorsque l'archet des violons saluera son public, sous le chapiteau des étoiles.

# Décès

Août 1990

Régulièrement je monte à Paris voir mes parents. J'ai toujours peur de dire, d'avouer, de parler de mon enfance. De poser des questions. Peut-être gênantes. Et puis mes parents approchent des soixante-dix ans. Ils ne comprendraient pas. Seraient choqués. Je les protège un peu. Je ne veux pas les ennuyer avec mes histoires. J'ai peur du regard des autres. Du rejet. De la dévalorisation. Une envie d'oublier. De tourner la page. J'ai plutôt envie de rire. De rester à la surface des choses. De ne pas montrer la couleur de mes tripes.

Alors je vis. M'engage. La défense de la nature. La défense de l'espèce humaine. Puis je rencontre une femme. Je l'aime. Deux garçons vont naître. Adorables enfants.

Durant toutes les années qui suivront, je ne dirai rien sur cet événement de mon passé. Le bouillonnement de la vie familiale et professionnelle recouvre d'un voile discret les cicatrices de mon enfance.

Ma mère me demande de l'emmener promener dans le parc du château. Sur la terrasse, d'où l'on aperçoit, au loin, Paris et la Tour Eiffel. Je lui tiens le bras. Elle porte ses soixante-seize années. Légèrement voûtée. La lenteur de son pas rythme son élocution. Ma mère possède toute sa tête. Mais sa vue baisse comme la marée descendante sur la plage de l'existence. Je pressens ce qu'elle veut me dire. Elle me l'annonce

comme on informe autrui d'une chose naturelle. La mort approche. Sa mort. Elle le sent. L'heure du passage arrive. Elle va nous quitter pour une autre aventure. Nous sommes des voyageurs de l'existence. Ephémères. Ma mère croit en la vie après la mort. L'existence de l'âme. La vivacité de l'esprit. La poussière corporelle. Dévoreuse de livres, de nombreux ouvrages sur le sujet ont nourri ses réflexions. La religion catholique l'y a préparée. La mort donne tout son sens à la vie. Une vague de larmes brouille ma vue. Puis inonde mes joues. D'un geste de poignet je tente d'essuyer. Ma mère ferme les yeux un jour de septembre. Elle les ouvre ailleurs. Pour une autre vie.

Le décor du parc annonce le spectacle d'automne. Les érables rougissent en me voyant. Le thuya garde sa verdure. Je passe quelques jours au château. Mon Père et moi sommes à table. Nous mangeons presque en silence. Face à face. Rituel habituel lorsque je viens le voir. Mon père parle lentement. Pèse ses mots. Peu habitué à la solitude. Il s'enracine difficilement dans le présent. C'est un vieux tournesol à la tombée du jour, perdu dans son champ. Quêtant la lumière. A la fin du fromage, juste avant le dessert, il s'arrête de manger. Pose calmement ses couverts. D'une main ferme, il prend sa serviette. S'essuie la bouche. Me regarde dans les yeux. Et j'entends encore le souffle grave et posé de ses paroles mûrement réfléchies : « Si tu n'es pas bien, là où tu es, si tu cherches le bonheur, voyage ». Et sans mesurer l'importance et la rapidité de ma réponse, je dis « Oh oui ». Les jours suivants, je me rends compte que je n'ai pas bien compris le sens de cette phrase. Et n'ose

ni l'interpeller ni revenir sur ses paroles. Le temps s'écoule. Vite. Très vite. Trop vite. Je prends congé de mon père. Il m'offre un manuscrit qu'il a rédigé sur sa vie. L'en remercie. L'embrasse très fort.

Sur le pas de la porte, j'ai soudain envie de parler. De lui raconter mon enfance. Mon agression. Mes peurs. Mon silence. Mais je ne sais pas pourquoi. Une sorte de réticence. Un secret que je ne peux plus partager. Un acte que j'ai réussi à banaliser pour éviter son écho trop bruyant dans ma vie. Mon père ne comprendrait peut-être pas. Aurait-il la force de supporter un tel aveu ?

Je pars en voyage. A travers le puzzle de l'Europe des cultures. A la rencontre du Sénégal et de ses habitants. Sur les rives gelées du fleuve St Laurent au Québec. J'entre en communion avec le désert des Highlands écossais et me sens à l'aise dans Stockholm, cette Venise du nord. Devenu un nomade de la vie. Un bourlingueur. Un chercheur de l'invisible. Un brasseur de nuages. Un architecte de mots éphémères. Lorsque j'apprends le décès brusque de mon père, le souvenir de ses paroles revient effleurer la plage de mon cœur.

Je me pose la question de ce Père que la vie m'a donnée. Que mon âme a peut-être choisi avant l'enfantement. Comment était-il fondamentalement ? A quoi ressemblait-il ? Physiquement, il paraissait grand. Environ un mètre quatre-vingt. Trop grand pour moi. Le jour de sa mort, sa peau de son visage n'était pratiquement pas ridée. Simplement tannée par le

cheminement quotidien d'un rasoir à mains. Une abondante chevelure grise légèrement frisée me rappelait le buste de Beethoven posé sur le piano à queue. Il adorait la musique classique. Je la détestais. Un grand couturier signait toujours son costume gris ou ébène. Quant au nœud papillon qui ornait sa chemise blanche, il prenait la forme de pétales enchevêtrés à la façon d'une rose rouge. Sans doute pour séduire. Ou s'imposer.

En réunions d'affaires, sa voix grave interrompait les conversations inutiles. Coupait court à toute contestation. Seul, face à lui, la dureté de son regard noir et la vivacité critique de son esprit me faisaient peur.

Autodidacte. Homme d'affaires de grande classe. Habitué aux coulisses de l'existence. Il préférait diriger l'ombre. Se mouvoir dans les coulisses de la discrétion. Le silence était son arme. La puissance de sa présence en réunion pouvait faire pencher une décision. Il tentait, à sa modeste place, de modifier vainement le cours inexorable des événements difficiles de l'économie nationale.

Je lui suis reconnaissant de ne jamais m'avoir donné de correction physique. De n'avoir jamais élevé la voix une seule fois à mon encontre. La puissance du regard était plus forte que le timbre de sa voix. Son regard s'imposait de lui-même. Sa main et ses doigts ne lui servaient qu'à ordonner.

Sa disparition me semble tout d'abord naturelle. Evidente. L'âge avancé. La fin d'un récit de vie sans rature. Une page qui se tourne sur mon livre d'enfance.

Mais je ressens soudain, sur le ciel de ma vie, un grand vide.

Le crépuscule vient d'effacer une étoile. Il manque quelqu'un dans l'univers. Sur ma planète. Sous mon réverbère. Une lumière que j'aurais encore pu allumer pour éclairer un chemin. Un phare sur la mer de mes nuits. Une flamme qui danse sur le mur noirci d'une chapelle. Une luciole rouge sur le fond noir de ma scène. Le bruit des vagues sur la plage de mes rêves d'enfant.

Pourquoi ne lui ai-je pas assez parlé ?  
Pourquoi ai-je fini par m'en éloigner ? En souffrait-il ?  
Sans doute.  
Ensuite, sa phrase sibylline d'un soir de silence m'est revenue à l'esprit.  
A cet instant j'aimerais partir à la découverte de mon Père.  
Je prends alors son manuscrit. L'ouvre. Sur la première page, blanche, une phrase écrite de sa main m'est destinée.

« Voyage. Mais ne te trompe pas de direction. Il n'y a pas de chemin vers le bonheur. Le bonheur est le chemin ».  
Larmes.

# Prise de conscience

Depuis quelques années je tente de comprendre ce qui se passe dans mon for intérieur par une thérapie. Et chaque matin une prière vers Marie. Qui prend la forme d'une simple pensée. Un regard. Un texte lu. Un geste. Un sourire à la vie qui s'ouvre à l'aube de la journée. Une pensée pour mon ange gardien. Messenger divin. Guide de l'invisible.

A cinquante ans je comprends que je dois mon salut à cette force intérieure que nous possédons toutes et tous. Ce potentiel humain. Cette richesse qui ne demande qu'à être valorisée. Réserve inépuisable d'amour. L'aboutissement d'un long cheminement. Thérapie efficace.

Une amie me conseille un livre d'Alice Miller (1). Sur le thème des répercussions d'un viol pour la victime. Tout d'abord, j'écarte ce mot de viol. Je voudrais continuer avec le mot « Agression ». Banaliser. Minimiser. Enfouir cette idée horrible. Puis, au fil des pages, je me rends à l'évidence. C'est est un. Oui. Mon agresseur est un criminel. Mais la Loi française ne le considère pas ainsi. En France, un viol commis sur mineur(e) peut être porté en justice jusqu'à l'âge de 38 ans de la victime. Ensuite il y a prescription. C'est-à-dire que le criminel ne peut plus être inquiété. Ce qui est différent, et plus juste, en Grande Bretagne où le violeur reste toute sa vie coupable. La loi française protège, de cette manière, le crime et le criminel. Société patriarcale où le masculin protège le masculin.

(1) La vie sauvée enfin. Ed Flammarion

# Sarah

Le train s'approche des montagnes. La Savoie élance son corps et ses bras vers le ciel bleu. La chaîne de l'Épine. La dent du Chat.

Sarah vient de s'endormir. J'observe son visage. Ses lèvres. Son cou dégagé. Sa chevelure frisée. Je pense à ce qu'elle m'a dit. Tout à l'heure, au bar, Sarah m'a posé la question du pardon. Je n'ai pas su quoi répondre.

Victor Hugo disait : « La haine est l'hiver du cœur ». Ma haine envers cet homme et ce qu'il a fait, je n'ai pu l'exprimer ni physiquement, ni judiciairement. Elle s'est exprimée par la thérapie, d'abord. Le théâtre ensuite. Mais l'écriture m'a servi d'exutoire final. A travers certains textes d'une violence extrême que j'ai pu coucher par écrit. Lignes noires sur feuilles blanches. Sans doute suis-je aujourd'hui sur le chemin du pardon. Ce que j'écris en ce moment constitue une étape en ce sens. Le pardon ne signifie pas l'oubli.

La violence de l'acte laissera toujours sa cicatrice gravée sur ma peau. Entaille sur l'écorce de mon esprit. Rayure sur le cuir de ma mémoire. Imaginons que je puisse rencontrer mon agresseur. Aujourd'hui. Évènement qui me serait encore difficile émotionnellement. Je chercherais à connaître et comprendre les raisons qui l'ont poussé à violer. Je lui montrerais les marques de ma souffrance. Et lui demanderais s'il a continué à s'attaquer à d'autres enfants.

## Chambéry

Terminus de ce périple.

Sur le clavier de mon téléphone portable, je pianote quelques mots. Inspiration. Poésie. Emotion.

Sarah se réveille. S'étire. Sourit. L'océan de ses yeux m'éblouit. Le soleil de son visage me séduit. Comme elle, je range mes affaires.

- Quel est ton projet Sarah ?

- Aujourd'hui, visiter Chambéry que je ne connais pas. Demain partir en montagne. Le temps est magnifique. Une randonnée dans le Beaufortin. Et y déguster un morceau de fromage de là-bas, le soir.

Et toi Luc ?

- Si tu le souhaites, je peux te servir de guide aujourd'hui.

Par un samedi d'été, nous nous retrouvons donc à Chambéry. Je connais cette ville. Mon instinct me guide vers la Place St Léger. Au début, nous marchons côte à côte. Sans contact. Sarah se laisse guider dans les ruelles. Le château. Les éléphants.

Devant une vitrine de fleurs, je rentre et sors avec une fleur de lys. Blanc. Je la pose sur son cœur. Sarah la prend et m'offre un baiser sur la bouche. Un baiser tendre. Sensuel. Charnel. Sucré. Salé. Ensoleillé.

Nos mains se joignent. Comme si elles se connaissaient depuis l'enfance. Comme si elles se guidaient mutuellement au rythme des pavés. Place St Léger. Le cœur vibrant de Chambéry. Une place que j'aime.

Les formes et couleurs italiennes des maisons rappellent la place Navona, de Rome. Ce jour-là, un marché aux puces lui donne un parfum de fête. Ambiance chaleureuse. Exubérante. Odorante. Foule grouillante sous le solstice d'été. Les couleurs de Rome illuminent la grisaille de mes rêves d'enfants. Je revois la villa Borghèse, le palais Farnèse. Et le jaillissement de la fontaine Trévi comme les gouttelettes d'un feu d'artifice aquatique.

Ils tous sont là, au rendez-vous.

Ceux qui vendent, ceux qui cherchent, ceux qui guettent, ceux qui fouinent, ceux qui triment, ceux qui n'ont rien à foutre. Les affairistes stressés s'affalent sur les stands. Les accros du négoce palabrent jusqu'au bout des comptes. Les mordus de la débrouille regardent sous les tables. Les Sans Un Rond observent en rêvant. Et les chalands anonymes suivent le mouvement.

Un vendeur à la sauvette vante ses ciseaux à grosses dents qui coupent, grignotent et mordent. J'imagine la mâchoire d'un crocodile perdue sur l'évier d'une cuisine. En quête d'une bassine d'eau. Sarah rit à l'énoncé de mon propos imaginaire. La fumée d'un barbecue m'apporte une odeur de merguez qui m'agresse les narines. Un fromager de Savoie étale ses couleurs. Brun pastel d'un Tamié. Gris cendré d'une

tomme de Yenne. Cambrure sensuelle d'un Beaufort. La langue d'un reblochon entamé s'égare sur un plat de démonstration.

Un jeune couple s'est installé derrière une petite table pliante de camping, en formica. Ils vendent quelques jouets, livres, bandes dessinées. Et un train électrique. Un train en fer. Un jouet des années 1950. Un rai jaune éclaire le corps de la locomotive de couleur vert foncé. Le foyer rouge de l'engin à vapeur attire mon regard. Un petit bonhomme en plomb charge le foyer avec du charbon. Trois wagons de voyageurs, de couleur bleu foncé, suivent aveuglément la machine infernale. Une inscription orne leur fronton : Compagnie Internationale des wagons-lits et des grands express européens. Je m'accroupis, regarde, touche, caresse. Mes yeux se trouvent, comme autrefois dans le grenier du Château. Chez mes parents. A la hauteur des vitres. Je monte dans le wagon avec deux doigts comme les jambes d'un voyageur pressé.

Et mon esprit s'évade.

Je prends place dans le wagon. Et me trouve encadré par un homme et une femme. A ma droite, je le reconnais. C'est Monsieur Joie. Il chante et me sourit.

- Eh bien Monsieur Luc, on va aussi faire un petit tour en Savoie, jouer Molière ? Poser un nez rouge sur le visage de votre clown de théâtre ? Danser sur les mots ? Jongler avec votre imaginaire ? Tourner votre vie en dérision ?

A ma droite, elle est brune, belle. Charmante. Souriante. Sa main effleure mon visage. Une douce plénitude de bien-être m'envahit. Elle sort une guitare de son étui. Et, sur les branches de mon arbre, le vent chaleureux d'une chanson fait vibrer les feuilles de mon cœur...

C'est alors que, sur le stand, la jeune femme me regarde. J'aime ce regard doux. On dirait le visage de ma mère. Elle tourne les yeux vers l'homme qui l'accompagne. Le vendeur de jouets contourne la table. S'approche de moi. Grand. Bel homme. Bien habillé. Tenue droite. Franc. Direct. Je l'imagine avec un costume noir, chemise blanche, nœud papillon rouge. Le portrait de mon père. Il me sourit. Un sourire de papa. Un sourire d'ami. Un sourire bienveillant qui ensoleille le grenier de ma mémoire.

- Alors ? Il vous plait mon train ?

Le téléphone portable de Sarah sonne. Elle plonge rapidement une main dans son sac. Tire son appareil. Son doigt agile effleure l'écran et ouvre la page d'un message.

Sarah

Tu n'es qu'une étrangère. Clocharde sur mon trottoir.  
Inconnue des regards, tu es d'un autre monde  
Nomade et solitaire. Errante et vagabonde.  
T'as connu la galère. La banlieue de Glasgow  
Sur les pavés mouillés à quêter une bière  
Aux terrasses des cafés. Et chanter sans un mot.

T'as connu un amant, le temps d'un carnaval  
Regard bleu comme la mer. Sur le fleuve St Laurent.  
Douce caresse éphémère au cœur de Montréal.  
T'as appris la bohème. Marins ivres, bateaux fous  
A te battre sans armure. A crier des poèmes  
A graver des mots doux aux quatre coins des murs.

T'aurais voulu écrire. Crier la liberté  
Inaccessible amour. Refuser de mourir  
Faire place à l'amitié. Au sérieux de l'humour.  
Embarque vers ton ailleurs. Déroule ta grand' voile  
Suis le chemin tracé des oiseaux migrateurs.  
Chapiteau des étoiles. Jusqu'au rêve éveillé.

Approche de mon navire. Ne dis rien. Ne parle pas.  
Sauf les mots du silence. Les paroles du sourire.  
Suis les vagues de mes pas. Garde ta main de l'enfance.  
Chatouille mes idées, la passion de ma flamme  
Ouvre ma porte en bois. Tu verras dessinées  
Les couleurs de mon âme. De mon amour pour toi,  
Sarah.

Luc



## Citations

Un jour, quand nous aurons maîtrisé les vents, les vagues, les marées, la pesanteur, nous exploiterons l'énergie de l'amour. Alors, pour la seconde fois dans l'histoire du monde, l'homme aura découvert le feu.

◦ *Pierre Teilhard de Chardin, prêtre jésuite, scientifique et théologien*

...

La souffrance ne possède pas un caractère absolu, et le malheur n'a pas de causes immuables. Nous n'avons qu'un contrôle limité, temporaire et souvent illusoire sur le monde extérieur et sur notre corps, mais notre esprit, lui, est par nature beaucoup plus flexible : s'il est difficile de changer le monde, il est toujours possible de transformer notre façon de le percevoir. Maladroitement, nous recherchons le bonheur en dehors de nous-même et lorsque nous nous trouvons désemparés face à la souffrance, c'est encore à l'extérieur que nous cherchons de l'aide. Pourquoi tant hésiter à tourner notre regard vers l'intérieur ? C'est pourtant bien au cœur de la nature même de l'esprit que l'on peut s'ouvrir au potentiel de force et de sérénité qui est toujours présent au plus profond de soi.

◦ *Matthieu Ricard, moine bouddhiste, photographe et auteur.*



## Remerciements

Un grand merci à mon épouse Brigitte, à mon Coach écrivain : Jean-Louis Escarret (Association Aphanèse), et aux nombreuses personnes qui m'ont soutenu dans ce cheminement personnel. Une avancée qui, comme une vague de fraîcheur, termine sa course sur le sable brûlant de mon cœur, par la rédaction et le partage de cet ouvrage. Sentiment d'achever l'écriture d'une page que j'avais laissée blanche sur le livre de mon enfance. Merci à mes parents, mes sœurs et frères. Mes enfants et beaux-enfants. Merci à Marie et à mon ange gardien à qui je donne beaucoup de travail.

## Bibliographie de l'auteur

### - Ouvrages en autoédition

° L'image du travail social en images 1987

Exposé de travail

° Notes poétiques à la terrasse d'un café 2002

Sélection dans la revue Les Poètes du dimanche

° Le Café des mirages (Texte de théâtre) 2004

Sélection Festival national de théâtre de Châtillon

° Yan et la rose des sables (Texte de théâtre) 2015

Sélection festival de La Roche-sur-Foron.

### - Chansons

Chansons interprétées par Didier Sonnier  
et son groupe musical : DS Club Chansons françaises.

## La prescription.

A partir d'un certain nombre d'années, le droit d'agir en justice est éteint.

Notons que le système français de prescription a pour conséquence de protéger, à long terme, les prédateurs sexuels (Le plus souvent masculins) et couvrir la pédocriminalité. Elle est vécue, par les victimes, comme un coup de pouce à l'impunité des agresseurs.

En Grande Bretagne la prescription n'existe pas. Un criminel reste un criminel et peut être poursuivi par la justice toute sa vie.

# Luciole rouge

Guy Dieppedalle

Lorsque l'enfant ne peut s'exprimer sur un évènement tabou et douloureux qu'il a subi. Lorsque sa voix d'adulte ne trouve pas le souffle de ses mots. Lorsque le soutien judiciaire n'est plus possible, en raison d'un délai de prescription légalement dépassé. Il ne reste que l'écrit pour permettre à l'esprit de respirer enfin, raconter, témoigner, se libérer. Et l'expérience des années de silence et de travail personnel pour comprendre, prendre du recul, dessiner des mots d'amour et pardonner.



*Publié en autoédition  
Par Guy Dieppedalle, Aix-les-Bains, Savoie  
Achévé d'imprimer en mai 2015  
Imprimerie Poly-Repro, Aix-les-Bains, Savoie  
ISBN 978-2-9502145-1-5  
Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France Mai 2015  
Photo de couverture G.D.  
Copyright Guy Dieppedalle  
Prix : 12 €*